

# MASSES

20 JUIN  
1 9 3 3

N° 7 MENSUEL

Prix : Un franc

## SOMMAIRE

QUELQUES APPLICATIONS  
MODERNES DE LA PHILOSOPHIE  
DE M. JACQUES MARITAIN



DANS LE BAGNE  
MATERIALISTE :  
LES PROLETAIRES SONT NES  
POUR L'INCREDULITE



A BAS LE LATIN :  
JANOTUS ET GALILEE



UNE REVOLUTION POPULAIRE  
AU XII° SIECLE :  
LES CONFRERIES DE LA PAIX



VERS UN THEATRE OUVRIER :  
DE LA QUALIFICATION



LIBRES CRITIQUES : UNE SEULE  
CHAIR. — MARX ET FREUD.  
— COMMENT VOULEZ-VOUS  
MOURIR. — DEFENSE  
NATIONALE



LES REVUES. — VISITE AU  
MUSEE D'ETHNOGRAPHIE :  
LA MISSION DAKAR-DJIBOUTI



PROBLEME  
DE L'ARCHITECTURE



SALON 1933. — LES INTERETS  
ET LA SOTTISE



La Bourgeoisie cherche " l'Esprit "

40P 8858

ADMINISTRATION:  
23, rue Mouffetard - PARIS V<sup>e</sup>

Directeur : René LEFEUVRE

Abonnements pour 12 n<sup>os</sup> : France 10 fr., Etranger 13 fr.  
Abonnement de soutien : 50 fr. ; de propagande : 20 fr.  
Adressez correspondance et mandats à J. Lefeuve, 23, rue  
Mouffetard, Paris (5<sup>e</sup>).

En nous envoyant votre abonnement, n'oubliez pas de nous  
indiquer la date de départ.

## Prime aux abonnés

Chaque abonné peut choisir un des livres  
suivants :

- Le Matérialisme Militant : PLEKHANOV.
- Ludwig Feuerbach : ENGELS.
- Les hommes du 1905 russe : MICHEL MATVEEV.
- Ça, c'est du cinéma : GEORGES ALTMAN.
- Le Nuage dans le pantalon : WLADIMIR MAIA-KOWSKI.
- La Ruelle de Moscou : ILYA EHRENBORG.
- Lenine à Paris : ALINE.
- Copains : CHPILEWSKI.
- Paradis américain : EGON ERWIN KISCH.
- Le Rosier : HERMYNIA ZUR MULHEN.
- Un Notaire Espagnol en Russie : DIEGO HIDALGO.

## FAITES-NOUS DES ABONNÉS

Vous pourrez choisir entre 1 livre pour 5 abonnés, 6 numé-  
ros de la Revue Marxiste pour 12 abonnés, les 5 volumes de  
l'Histoire des luttes des Classes, de Max Beer pour 30 abon-  
nés.

## Nos Groupes d'Études

Tous nos cours ont lieu dans le local des Groupes, 23, rue  
Mouffetard (V<sup>e</sup>). Métro : Monge et Cardinal Lemoine. —  
Autobus : S-Contrescarpe et K-Rue des Ecoles.

### ECONOMIE POLITIQUE

Les crises, d'après Karl Marx, le lundi à 20 h. 45.

### ETUDES SOCIALES

- I. Méthodes et matériaux de sociologie :  
La sociologie marxiste ;
- II. — Enquêtes sur les conditions de vie des travailleurs et  
leurs réactions psychologiques et politiques.  
Le jeudi à 20 h. 45.

### CERCLE D'ETUDES ARCHITECTURALES

Le lundi à 20 h. 45

Etude de l'Histoire de l'Urbanisme et de l'évolution de  
l'habitation du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours.

### NOS CONSULTATIONS JURIDIQUES GRATUITES

Tous les jeudis de 20 h. 30 à 22 heures, consultations  
gratuites aux amis de « Masses » : Droit civil et commer-  
cial, loyers, droit ouvrier, assurances sociales.

## NOTRE REPAS MENSUEL

Notre quatrième repas mensuel aura lieu le 9 juillet à  
Chatenay, chez nos amis de la « Cité Nouvelle », 44, av.  
Jean-Jaurès. Deux rendez-vous sont fixés à la Porte d'Or-  
léans au départ de l'autobus F-O (descendre av. Jean-Jau-  
rès à Châtenay). Le premier à 8 h. 30, le second à 11 heu-  
res 30. Le prix net du repas est de 9 francs. Les camara-  
ds qui le désirent pourront rester dîner.

## LEÇONS D'ALLEMAND

Un de nos camarades réfugié désire donner des  
leçons d'allemand. Prix modérés. S'adresser à la  
Revue.

## Visite au Musée d'Ethnographie LA MISSION DAKAR-DJIBOUTI

Dimanche 25 juin, tous nos lecteurs et amis  
sont invités à participer à la visite de l'Expo-  
sition dont il est parlé ci-dessous. Rendez-vous  
à 9 h. 30 métro Trocadéro, ou entrée du  
musée.

Le 1<sup>er</sup> juin 1933 s'ouvre au MUSEE D'ETHNOGRAPHIE DU  
TROCADERO, dans les nouvelles salles d'Afrique, une expo-  
sition consacrée aux résultats de la MISSION ETHNOGRA-  
PHIQUE ET LINGUISTIQUE DAKAR-DJIBOUTI.

Sous la direction de Marcel Griaule, cette mission a traversé  
l'Afrique d'Ouest en Est, parcourant en vingt-et-un mois l'Afri-  
que Occidentale Française, la Nigeria, le Cameroun, l'Afrique  
Equatoriale Française, le Congo Belge, le Soudan Anglo-Egypt-  
tien, l'Abyssinie, l'Erythrée, la Côte Française des Somalis.

Sur l'ensemble de son parcours, la mission a récolté 3.500  
objets ethnographiques qui sont venus enrichir les collections  
du Trocadéro et dont une grande partie est entièrement inédite.  
On peut citer parmi les plus intéressants : les séries de mas-  
ques et d'objets sacrés du Soudan Français, les pierres peintes  
de l'auvent de Songe, les poteaux et les portes sculptées, les  
poteries magiques et les Calebasses gravées du Dahomey, les  
poupées, les accessoires rituels de circoncision, les serrures,  
bancs et faites de case décorés d'Afrique Occidentale Française,  
les couteaux de taille et de jet d'Afrique Centrale, etc...

Marcel Griaule et ses collaborateurs ont rapporté en outre  
une cinquantaine de peintures éthiopiennes anciennes et mo-  
dernes, plus de 300 manuscrits et amulettes éthiopiens, 5.500  
clichés photographiques et 200 enregistrements sonores. Ils ont  
étudié 30 langues ou dialectes pour la plupart inconnus jus-  
qu'à ce jour, formé des collections anthropologique, zoolo-  
gique (dont plusieurs animaux vivants pour le Jardin des  
Plantes), entomologie, embryologique, etc... et rédigé au total  
15.000 fiches d'observations.

Dans une très vaste exposition, qui n'occupe pas moins de  
quatre salles, sont présentés les plus typiques des objets re-  
cueillis, ainsi qu'un choix de photographies accompagnées de  
documents. On peut admirer l'ensemble le plus imposant de  
peintures abyssines réuni en Europe jusqu'à ce jour et l'on  
remarque, entre autres, la série complète des peintures mu-  
rales de l'église Antonios de Gondar (Haute Ethiopie) soit en-  
viron 60 mètres carrés, dans un bon état de conservation mal-  
gré les intempéries auxquelles leur situation les exposait.  
Datant de la fondation de l'église, c'est-à-dire du début du  
XVIII<sup>e</sup> siècle, ces œuvres, qui comptent vraisemblablement parmi  
les plus anciennes du pays, constituent un document uni-  
que pour l'histoire de la peinture abyssine.

Enfin, une série de manuscrits éthiopiens et d'amulettes  
ornées de figures magiques, extraites de la collection rassem-  
blée pour la Bibliothèque Nationale, occupe une place impor-  
tante dans cette incomparable manifestation.

## De quelques applications modernes de la philosophie de M. Jacques Maritain

On pourra penser peut-être qu'il y a des choses plus impor-  
tantes que M. Maritain. Les armes courent aux frontières et  
passent de frontière en frontière comme un courant électri-  
que; Hitler a fêté le Premier Mai; je viens de recevoir mon  
livret militaire; il y a là ample matière à réflexion, et à éton-  
nement, et aussi à articles. On peut donc se demander pour-  
quoi je ne laisse pas M. Maritain au mois de Marie, à l'Ins-  
titut Catholique, à la Société de Jésus, et à la Revue Esprit.

Mais, M. Maritain, qui n'est rien par lui-même, me permet  
d'atteindre cette réaction de défense et d'attaque que la résur-  
rection de la scolastique thomiste constitue pour l'Eglise  
catholique. M. Maritain est, en effet, la vedette, la vigie, l'agent  
de renseignement, le martyr — « si cela était nécessaire » (1)  
de cette campagne en faveur de saint Thomas, dont les « Ar-  
chives de Philosophie », éditées par la Société de Jésus, sont la  
machine de guerre.

M. Maritain semble être aussi le penseur, le « patron » au  
sens spirituel de la revue Esprit; il me permet donc aussi de  
dénoncer les tendances de cette revue qui ose s'appeler « Es-  
prit ». « Esprit » ! écrivait M. Maritain, il y a quelques années,  
quel esprit invoquez-vous ? Si ce n'est l'Esprit Saint, autant  
invoquer l'Esprit de Bois, ou l'Esprit de vin ! » (2) Je vais  
donc dénoncer l'Esprit Saint dans ses dernières révélations,  
et sous les espèces de M. Maritain.

### L'HOMME

Il faut que, avant tout, je présente M. Maritain au lecteur.  
Jacques Maritain, petit-fils de Jules Favre, appartenant à une  
famille républicaine, laïque, et finalement protestante, a, non  
moins finalement réintégré l'Eglise catholique par un chemin  
qui, d'après ses amis, passe par le matérialisme (1) de la Sor-  
bonne, et le bergsonisme. M. Maritain n'est pas loin de croire  
que c'était là son chemin de Damas. Mais, sur ce chemin,  
certains croient rencontrer le Christ. M. Maritain a rencontré  
saint Thomas. Je n'y peux rien; personne n'y peut rien.  
M. Maritain est thomiste et « malheureux s'il n'est pas tho-  
miste » (3). Ainsi s'est terminée très vite, une existence qui  
se serait peut-être achevée sans cela dans la littérature, dans  
la politique ou dans l'Université. Rien de cette existence n'est  
désormais soustrait à la comptabilité de la Société de Jésus,  
et à l'œil de Dieu.

Quelques faits, maintenant.  
Un jour, Maritain est allé, avec la permission de Péguy,  
demander à Mme Péguy, l'autorisation, moralement nécessaire,  
pour baptiser les enfants de Péguy. Voici ce qu'il lui a dit :  
« Vous ne comptez pas, puisque vous n'êtes pas baptisée. Une  
union qui n'est pas sanctifiée par l'Eglise n'est que du concu-  
binage... les enfants de la rue sont plus les enfants de Péguy,  
que les siens propres... Si vous ne cédez pas, vous souffrirez...  
(4) » C'était le temps où Péguy pensait que Maritain  
voulait être, à lui tout seul, plus malin que Dieu le Père et  
tous les saints de Paris; ce qui n'honore point Dieu le Père.

Le même Maritain, quelques années plus tard s'était atten-  
dri; mais c'était sur Charles Maurras : « C'est avec douleur  
que je pense à Charles Maurras... Mon affection pour ce cœur  
indompté me fait sentir tout le tragique de son destin. » On  
sait, en effet, comment M. Maritain a été arraché de l'Action  
Française, au moment du « schisme ». « Mais qui pense aux  
tristesses du Pape, à la grande angoisse qui veille aux som-  
nifets des tours de l'Eglise ? » (5) Ce mélange de stupidité  
proprement inhumaine, et de fausse sentimentalité fait de M. Ma-  
ritain, le plus grand convertisseur du siècle. Vers lui descen-  
dent les noyés — ces pauvres noyés si hésitants, que même,  
noyés, ils sont encore entre deux eaux. Ces noyés s'accrochent  
à M. Maritain comme à un rocher. De là, par exemple, le  
savoureux échange de lettres entre M. Maritain et M. Jean  
Cocteau.

On peut encore noter dans la personnalité de M. Maritain  
une éternelle jeunesse. Il est comme son piteux second —  
j'entends parler ici d'Henri Massis — de ces gens qui restent  
« les Jeunes » quoi qu'ils fassent. C'est peut-être parce qu'ils  
sont incapables de parvenir à la maturité de l'Esprit.

Finalement, dit M. Maritain, « c'est pour Dieu, ce n'est pas  
pour la société moderne que nous voulons travailler. S'il ne

s'agissait que de défendre les coffres-forts du Comité des For-  
ges, la République de la maçonnerie, ou la Société des Nations,  
ou la Religion... qui rassure les gens riches, qui donc voudrait  
lever le petit doigt ? » (6) Mais, s'il m'est permis de me pren-  
dre en exemple, moi chétif, l'idée ne me vient pas de faire  
savoir que je ne défends pas le Comité des Forges. M. Ma-  
ritain doit avoir ici une mauvaise conscience. Soyons-en sûrs,  
il fait un aveu : « S'il ne s'agissait que de défendre... »  
M. Maritain reconnaît qu'en même temps qu'il travaille pour  
Dieu, il travaille pour le Comité des Forges; mais ce n'est que  
pour Dieu qu'il veut travailler. Nous retiendrons le Comité  
des Forges. Voilà donc notre héros bien situé.

### LE THOMISME

Il est bien évident que le but d'une philosophie de classe est  
de susciter contre Marx, un anti-Marx à quoi la bourgeoisie  
puisse s'accrocher. Cette tentative souvent faite, quelque fois  
inconsciemment, et dont le marxisme lui-même démontre l'im-  
possibilité, a trouvé dans le thomisme un utile secours : le  
thomisme est un des efforts les plus habiles, faits pour assurer  
les bases intellectuelles d'un mouvement anti-marxiste en face  
du monde moderne. Il a pour lui de s'appuyer sur un groupe  
social évident, l'Eglise, comme ne le peut faire la philosophie  
officielle, par opposition au marxisme qui s'appuie sur le Pro-  
létariat. Il peut, d'un autre côté, s'intéresser aux situations  
temporelles de l'Eglise avec quelque apparence de légitimité,  
tandis que la philosophie s'accuse de trahison quand elle s'oc-  
cupe de la bourgeoisie. Selon les nécessités de la politique, les  
droits de l'Eglise seront confondus avec ceux de la bourgeoisie,  
ou bien séparés.

Le thomisme se présente ainsi comme un mouvement « hu-  
main et collectif », propre à conquérir le monde : « les catho-  
liques n'ont pas à détruire le monde moderne, mais à le con-  
quérir et le transformer » (7). « Un seul mot éternel du Christ  
suffit à tout régler et à marquer le sens des temps où nous  
entrons. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice,  
le reste vous sera donné par surcroît. (8) Le thomisme s'adresse  
à ceux qui « veulent se dégager de l'individualisme de tel ou  
tel penseur, du particularisme des écoles et revenir au sens  
commun, aux certitudes premières de la raison naturelle...  
L'ensemble des connaissances nécessaires à la vie intellec-  
tuelle, morale et religieuse de l'humanité doit être interprété  
selon le langage du sens commun ». (9) Il s'agit donc de  
remplacer le jugement par le sens commun, c'est-à-dire par  
la sagesse commune, inspirée elle-même, par l'ensemble des  
préjugés et des conditions économiques, et de méditer à partir  
de la vérité.

Je ne veux pas attaquer le thomisme comme philosophie.  
Cela est théologique et n'a pas d'intérêt. Mais les scolastiques  
avaient coutume de dire qu'on ne discutait pas avec ceux  
qui doutaient des principes. Et voici un des principes de la  
scolastique thomiste : La métaphysique est une science et pré-  
sente « une pureté dominatrice » ; elle exerce une magistra-  
ture « sur ces disciplines inférieures; les disciplines scienti-  
fiques, tantôt en condamnant comme fausses toute proposi-  
tion scientifique incompatible avec ses propres vérités, tantôt  
en fournissant aux sciences positives des principes sur les-  
quels elles pourront s'appuyer en toute sécurité » (10). Cela  
permet à M. Maritain de critiquer Einstein au nom du sens  
commun, au nom de la sottise habituelle, ce qui est aussi in-  
telligent que de le critiquer parce qu'il est juif.

Le fait que la philosophie actuelle est incapable d'éliminer  
des formes aussi barbares et pré-scientifiques, est un des

(1) J. Maritain, « Antimoderne », p. 221.  
(2) Chroniques (5<sup>e</sup> Volume du Roseau d'Or), p. 174.  
(3) Maritain, « Antimoderne », p. 14.  
(4) Témoignage de Mme Péguy, rapporté par les frères Tha-  
rand : « Notre cher Péguy », II, p. 101.  
(5) Maritain, « Primauté du Spirituel », p. 75-76.  
(6) « Antimoderne », p. 217.  
(7) « Antimoderne », p. 3.  
(8) « Primauté du spirituel », p. 3.  
(9) R. P. Garrigou-Lagrange : « Le Sens commun », p. 11-12.

signes les plus nets de sa déchéance. M. Maritain, d'ailleurs, ne s'en inquiète pas. Aristote, Saint-Thomas et lui-même, ce sont trois petits enfants dans la main de Dieu (la mentalité d'Aristote a été définie comme celle d'un enfant de 8 ans).

Toujours est-il que M. Maritain se fait le défenseur patenté de toutes les notions philosophiques fausses qui soutiennent à elles seules les ennemis de la Révolution ; la notion d'une règle impérative et supérieure, personnelle ou impersonnelle, représentée par un ordre donné du dehors, qui rendrait cohérente une vie par elle-même, mauvaise est la notion de tous les antirévolutionnaires. Il est significatif de signaler que l'idée de Dieu, à mesure qu'elle s'épure et devient plus parfaite, rend plus improbable l'existence d'un objet qui lui corresponde : de ce point de vue, le retour au XIII<sup>e</sup> siècle, voulu par l'Eglise catholique, prend tout son sens.

### LES APPLICATIONS POLITIQUES DE LA PHILOSOPHIE EN QUESTION

C'est sur ce terrain, qui est celui de tous les hommes, que nous pouvons juger M. Maritain. Je n'insiste que dans la mesure où les textes que j'apporte peuvent éclairer vraiment la conversion équivoque de M. Maritain à une forme encore plus équivoque de Révolution. Disons brièvement qu'entre 1920 et 1930, M. Maritain s'est attaché à justifier sous forme théologique : la honte, la faim et, la mort.

« Nous devons obéir aux pouvoirs sous lesquels nous sommes constitués parce qu'ils tiennent de Dieu leur autorité, même s'ils l'exercent mal » (11). C'est là justifier à la fois l'exploitation par les pouvoirs, de la vie et de la mort. C'est l'argument selon lequel l'Eglise catholique préconise l'obéissance à Hitler, conforme en cela aux vieilles lâchetés. Mais, à côté de l'essentiel, les détails savoureux ne manquent pas : « N'oublions pas qu'il y a normalement présomption de justice en faveur du supérieur (12) ; l'Action Française, c'était : « le retour à un ordre politique et national auquel le bien même des âmes semblait intéressé (13). Bien des âmes, massacres en séries, et le reste. Il n'y manque même pas la « sécurité » : « Comme les catholiques des divers pays sont en général et très normalement l'élément le plus attaché au principe de la loi naturelle, on comprend qu'ils se sentent à ce point de vue des devoirs spéciaux et qu'ils soient les premiers à réclamer de leurs gouvernements, toute la fermeté d'action et de préparation requises pour la sauvegarde du sol natal, tel est bien l'objectif le plus rapproché et le plus urgent qu'une politique chrétienne doit se proposer. » (14) Gardez-vous bien de vous y tromper. Ce n'est pas pour le Comité des Forges que travaille M. Maritain, c'est pour Dieu. (Cette page se trouve dans un chapitre intitulé : « Dieu, premier servi. »).

Il faut pourtant descendre jusqu'au fond du charnier où M. Maritain nous convie à partager avec lui le pain de la charité. Si Dieu a coutume de ne tenter personne au-dessus de ses forces, il est bien évident que M. Maritain va parvenir à surpasser nos forces de résistances, dès longtemps familières pourtant avec toutes les Pentecôtes sanglantes.

Citons, court et net, ne perdons pas notre temps.

« Dieu proscrit de la vie sociale et de la vie intellectuelle, c'est un symptôme grave, c'est un état contraire à la nature, la grande guerre en est sortie par un jeu fatal... Dieu ne frappe que pour vivifier » (16). Mais M. Maritain se rassure : « En ce qui concerne la France, en particulier, quelle que soit la profondeur des maux qu'elle ait à subir, il faut bien qu'un jour elle retrouve sa force, parce qu'elle est la réserve de Dieu parmi les nations ; cela, le spectacle actuel de l'Univers le fait voir avec une clarté fulgurante. » (17) Comme le texte est de 1920, ce doit être du traité de Versailles qu'il s'agit.

Enfin, M. Maritain, pratiquant les vertus de l'obéissance, et poussé par cette logique intérieure sur le déterminisme de laquelle on aimerait en général, être renseigné s'est mis à réfléchir sur l'U.R.S.S. Quand je dis « réfléchir », je veux dire réfléchir, les consignes qu'il a reçues. C'est vraiment du travail bien fait. M. Maritain est juste, croyez-le bien : il ne refuse à la Russie soviétique et à ses dirigeants, ni caractère « poétique », ni caractère « idéaliste ». « Va-t-on oublier leurs méfaits ? Moment périlleux par la raison !... Mais enfin, si la raison juge d'après ce qui est, elle condamne les ouvriers de destruction bien plus durement que ne ferait l'opinion du peuple », trompée, M. Maritain, le reconnaît, par la presse (18). « Que les demi-savants s'en moquent, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, on a raison », ajoute M. Maritain. Mais c'est seulement par indulgence qu'on ne pénètre pas les raisons de M. Maritain, qui sont vraiment



bien faciles à comprendre. Toujours est-il que la presse Coty, « le Matin », les enfants morts de faim, les amazones soviétiques violant le soldat polonais : tout cela n'est rien. M. Maritain a prononcé son jugement.

Mais sur quoi, Dieu de Saint-Thomas ! cet esclave, fondateur son jugement ? Commentant le mot de Lénine sur la Révolution « commencement d'une ère d'expériences illimitées », M. Maritain écrit : « Si l'on essaie de réaliser ce mot de Lénine en se représentant les expériences que les conceptions scientifiques habitant des cerveaux russes en liberté peuvent instituer sur la matière humaine, il apparaîtra beaucoup plus effroyable que les descriptions les plus poussées au noir des horreurs bolchevistes. » (19) Mais que penser de la probité scientifique, habitant un cerveau thomiste qui précisément n'est pas en liberté ? M. Maritain préfère à des faits positifs, quelques répugants commentaires. Enfin M. Maritain s'exécute : « il faut dire ici que l'indifférence spirituelle au drame le plus sombre des temps modernes est un crime qui ne peut pas ne pas se payer. » (20). M. Maritain est tout disposé à transformer la sève de la jeunesse chrétienne et de l'autre en une « sève sanglante ». Lui-même exposerait bien sa vie « si c'était nécessaire. » Mais, précisément, M. Maritain n'a pas rencontré pour lui ces conditions nécessaires.

### LA CRISE INTELLECTUELLE DE M. MARITAIN ET LA POSITION DOCTRINALE DE LA REVUE « ESPRIT »

Quand une autorité supérieure eut enlevé à M. Maritain cet ordre établi, cher à son ami Maurras, qu'il appelait naïvement « loi naturelle » et sur lequel il vivait, M. Maritain subit une véritable crise intellectuelle, si invraisemblable que cela puisse paraître : exactement, il ne sut plus où s'asseoir. Il se soumit promptement, il donna dans « l'idéal démocratique, plus conforme, disait-il, dans ses conférences d'alors, à la conception chrétienne qu'aucune autre. » Et voici qu'en 1933, M. Maritain envoie à une revue révolutionnaire « des menaces au nom de l'Esprit (de l'Esprit Saint, bien entendu). La revue « Esprit » est un cas particulier d'un phénomène général, assez fréquent ces dernières années, et vraiment digne des méditations du sage. Quelques jeunes esprits (jeunes de cette jeunesse que j'accordais tout à l'hure à M. Maritain)

(10) J. Maritain : « Introduction à la Philosophie », p. 73 et suivantes.

(11) « Primauté du spirituel », p. 46 — (12) p. 53 — (13) p. 78 — (14) p. 135.

(15) « Esprit mineur » de janvier 1933, fin de l'article de Maritain.

(16) « Antimoderne », p. 20 et 217 — (17) p. 218 — (18) p. 200-210.

(18) Pages 200, 210.

(19) « Antimoderne », p. 211, note 1.

s'imaginent qu'ils deviennent révolutionnaires, dès qu'ils parlent de Marx ; et d'autant plus révolutionnaires qu'ils critiquent Marx plus largement ; (la conscience bourgeoise est au fond familière de ces exagérations de jeunesse). Révolutionnaire celui qui voit « dans les dernières découvertes de la sociologie », l'effondrement du marxisme. Révolutionnaire celui qui confondant matérialisme capitaliste et matérialisme communiste, prétend aller plus loin dans la Révolution, c'est-à-dire à l'intérieur des cimes. Hitler se dit bien révolutionnaire.

La revue « Esprit » est donc l'organe de la Révolution spirituelle ; elle a toute tendresse pour la violence intérieure, que l'autre naïf trouvait plus efficace que la violence matérielle. « Si ce n'est le sentiment des exigences héroïques permanentes de l'Esprit, il n'y a chez nous nulle mystique révolutionnaire, ni celle des philosophes, nous croyons aux vérités éternelles, ni celle des politiques, nous n'avons pas à préparer la révolution temporelle, mais à nous rendre prêts pour la révolution qui vient... Seul le communisme a jusqu'ici préparé des volontés ; à chacun de savoir s'il veut par égoïsme ou par négligence le laisser seul héritier » (21). Dépouillant noblement l'égoïsme et la négligence, les amis de l'Esprit s'apprentent à voler aux autres l'avenir que ces autres auront fait. C'est à la louange du bienheureux Esprit. Ainsi M. Nicolas Berdiaeff désire « fonder la vie nouvelle que la Révolution créera, au nom de l'élément spirituel déposé au fond de notre nature » (22). On sait, depuis quelque temps déjà, que les gens qui veulent manœuvrer les hommes au nom de l'élément spirituel déposé dans leur nature sont des malfaiteurs. Des malfaiteurs de l'Esprit ! Nous ne faisons pas de distinction.

### DES TOUTES DERNIERES APPLICATIONS DE M. MARITAIN AU SALUT DU MONDE MODERNE

Mais, si l'on veut juger la Révolution, il faut bien tout de même se séparer du monde capitaliste, comme les rats quittent le bateau qui naufragera lors de son prochain voyage. La chose n'est pas faite. Mais M. Maritain s'en charge, il appelle cela : « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi ».

Sans doute M. Maritain est forcé de reconnaître le vigilant secours que l'Eglise a toujours accordé aux pouvoirs, puis au Capital, ce que l'on peut appeler les légitimes trahisons. « L'Eglise catholique dont la mission primordiale concerne le dépôt de la vérité a commencé (c'est son premier devoir) par dénoncer la métaphysique erronée ou les adversaires de l'ordre établi puisaient leur énergie passionnelle... A cause de ses devoirs de protection à l'égard de la multitude des âmes et aussi par fidélité aux forces temporelles qui l'avaient servi pendant des siècles dans son ministère spirituel, l'Eglise tout en luttant contre les abus a lâché d'étayer aussi longtemps qu'il y avait en eux un souffle de vie les types de structure sociale hérités du passé chrétien et éprouvés par le temps » (23). Considérons l'Eglise, honnête, loyale, indépendante ; elle a condamné mais c'est pour la vérité ; elle a soutenu mais c'est par reconnaissance, par gentillesse d'âme ; elle n'a obéi qu'à des sentiments qui l'honorent ; et il est bien évident qu'elle a sa conscience pour soi. Mais nous sommes de ceux pour qui la vie intérieure n'a aucun intérêt, que l'Eglise cherche des justifications c'est son affaire ; le fait reste évident. Maritain le reconnaît. « Une connexion... a pu lier une certaine projection sociologique de la religion et une classe pour les intérêts temporels de laquelle il était bon qu'il y eût toujours des pauvres parmi nous » (24). Que cette connexion ait été contingente, qu'elle soit désormais brisée, c'est ce que rien ne nous prouve — sinon cette revue « Esprit » qui a été précisément fondée pour nous le faire accepter. On se moque donc de nous. M. Maritain se moque de nous quand il écrit : « L'idée seule d'un lien ou d'une solidarité entre le christianisme et ce monde-là (le monde bourgeois) est une idée souverainement paradoxale. Que beaucoup de nos contemporains puissent croire de bonne foi que la religion et l'Eglise sont liées à la défense des intérêts d'une classe, du capitalisme, du militarisme, c'est bien le signe que la bonne foi n'est pas nécessairement l'intelligence » (25). Quand on a reconnu comme l'a reconnue M. Maritain la solidarité entre l'Eglise et la structure sociale traditionnelle, quand on pense que l'erreur du monde moderne a été « d'enseigner aux pauvres le mépris de la pauvreté » (26), on n'a pas le droit d'écrire ce que notre auteur vient d'écrire ; ce n'est plus de bonne foi ou d'intelligence qu'il s'agit.

Qu'on ne nous dise pas que la revue en question est le signe d'une orientation nouvelle. M. Maritain sait mieux que quiconque pour l'avoir quelquefois pratiqué, que le chemin où s'engage la revue « Esprit » mène à se faire exécuter à Rome plus rapidement qu'on ne croit.

Quand maintenant on veut nous faire croire que l'Eglise rejette le cadavre du capitalisme, parce que au 16<sup>e</sup> siècle elle a condamné le prêt à usure portant par là « comme une interrogation brûlante sur la légitimité de l'économie de ce temps » (27), nous pensons à Citroën donnant quarante sous à un pauvre, ou à ce mari trompé qui songeait avec douceur que sa femme avait refusé une danse à un inconnu, il y a si longtemps. Que M. Maritain pense que ce n'est pas au point de vue du matérialisme historique que l'économie capitaliste doit être critiquée, mais du point de vue des valeurs éthiques et spirituelles, nous le renvoyons à l'école et au catéchisme d'où il n'aurait sans doute pas dû sortir.

### CONCLUSIONS

Il y a dans tous les Partis des gens comme M. Maritain. Ces bons bourgeois sentent qu'il y a, beaucoup plus à gauche qu'ils ne sont, des possibilités d'avenir ; ils croient donc bon de se ménager là aussi des ouvertures. Mais ils ont tort de croire que cet avenir pourrait être aussi pour eux, et que le prolétariat se laisserait dépouiller de ce qu'il aurait une fois acquis. Et M. Maritain, qui est intelligent, le sait bien. La révolution de l'Esprit lui apparaît parfois comme « une grande duperie ». « Lénine s'est débarrassé des révolutionnaires « spirituels » par des moyens expéditifs après s'être servi d'eux » (29). Le destin déplorable des révolutionnaires de l'Esprit, c'est que Lénine au fond ne s'est même pas servi d'eux.

M. Maritain, dans un de ses jours de clairvoyance, — ils sont rares mais bien sentis ; ils s'appellent peut-être repentir — a écrit : « Nous savons que rien ne ressemble tant à une trahison qu'une certaine naïveté » (30). Il y a ainsi des naïvetés chez notre homme. — Nous ne travaillons que pour Dieu et pas pour le comité des Forges, l'Eglise peut se concilier la Révolution, et ces naïvetés sont des trahisons. Mais il y a aussi des trahisons qui sont des naïvetés ; et chez M. Maritain ce sont les mêmes. C'est pourquoi la trahison de M. Maritain, qui trompe ses amis et lui-même, ne trahit personne si ce n'est l'esprit ; ce qui est un petit malheur. Trahison naïve... Ainsi en serait-il du royaume des Cieux.

Henri MOUGIN.

On va peut être m'accuser de confondre arbitrairement M. Jacques Maritain et la revue « Esprit ». Le « délégué général du Mouvement de la Revue Esprit » a, dans le numéro 3 de cette Revue protesté contre cette « erreur que nous voulons bien croire involontaire. Ce n'est pas offenser l'estime que nous avons tous pour J. Maritain que d'affirmer qu'il n'a avec notre mouvement aucun rapport ».

Mais ce délégué général ajoute : « Il eût été étonnant que ne fût pas prononcé le nom de M. J. Maritain. » Evidemment. Mais pourquoi ? Parce que précisément il n'est pas vrai que M. Maritain n'ait avec le mouvement d'« Esprit » aucun rapport. Pourquoi se demander si l'erreur commise est « involontaire » ou volontaire, si par ailleurs elle n'est « pas étonnante » ?

J'ai dit que cette affirmation d'indépendance par rapport à M. Maritain se trouvait à la fin du 3<sup>e</sup> numéro d'« Esprit » ; il est seulement malheureux que le 4<sup>e</sup> numéro s'ouvre précisément par un article de Maritain : L'abandon du capitalisme par l'Eglise y est reconnu nécessaire : « il faut laisser les morts enterrer leurs morts ». A propos d'un mot de Lénine sur la prise de pouvoir, M. Maritain écrit : « C'est ainsi qu'il convient à des hommes d'action d'être prêts, qu'ils soient marxistes ou catholiques ». M. Mounier osera-t-il que tout cela est absolument étranger aux positions d'Esprit ?

De plus, quand M. Mounier a besoin d'apporter des précisions à la rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi, c'est à Maritain qu'il s'adresse, comme le montre la lettre de ce dernier sur « le monde bourgeois » (numéro 6 d'« Esprit »).

Que M. Maritain désire rester à l'écart, qu'il ait peur de se compromettre, c'est son affaire ; ce doit être ce que l'on appelle la politique chrétienne. Mais justement notre affaire est de ne pas marcher.

(20) « Antimoderne », p. 211 et 212 et note.

(21) « Esprit », numéro de décembre 1932.

(22) « Esprit », numéro 1.

(23) (24) « Esprit », numéro 4 (janvier 1933).

(25) « Esprit », numéro 6 (mars 1933).

(26) « Antimoderne », p. 214.

(27) (28) (29) « Esprit », numéro 6.

(30) « Antimoderne », p. 25.

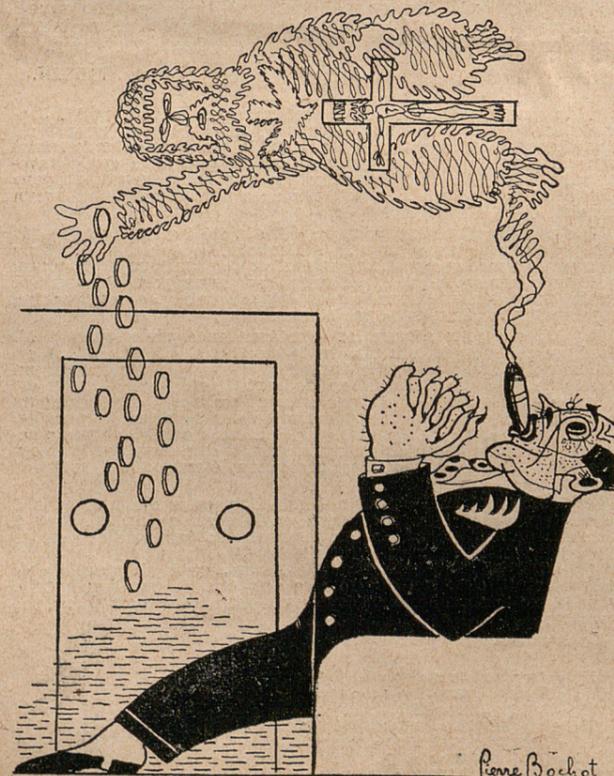
DANS LE BAGNE MATÉRIALISTE

# Les prolétaires sont nés pour l'incrédulité

Les orgues des cathédrales font plus que de chanter la gloire de Dieu ; elles exhalent aussi l'inquiétude de voir les masses échapper à l'envoûtement de leurs symphonies surnaturelles.

Mais la marche vers l'irreligieux matérialisme est irrévocable. L'Eglise ne se trompe pas lorsqu'elle voit dans l'évolution — je ne dis même pas la révolution — sa seule véritable ennemie. On peut même l'ériger en principe : L'EGLISE, POLITIQUEMENT, NE SE TROMPE JAMAIS. Une manière à peu près infallible pour savoir où en est, à un moment précis, le corps social de son évolution, de ses crises de croissance, de ses soubresauts, de ses retours d'âge, c'est de regarder dans le camp des Dieux. Quand ceux-ci s'agitent dans leurs olympes et leurs empyrées, c'est que cela va mal du côté des hommes, que cela va mal pour les Dieux. Quand Zeus précipite du haut des cieux son vorace père (car Saturne dévorait ses enfants), quand le veau d'or remplace Jéhovah, quand les divinités du Nil l'emportent sur celles de Babylone, c'est qu'il se produit quelque chose de décisif parmi les hommes.

Jésus de Nazareth, si tendre dans sa solitude, si charmant à travers les poètes, et si horrible à travers ses prêtres, lui, le dernier des Dieux, voici que pâlit son visage, que tombe son crépuscule. Son éternité n'aura pas duré deux mille ans : les temps de l'incroyance sont arrivés.



Ceux qui travaillent de leurs mains étaient nés pour être incroyables. Qu'est-ce que croire, sinon croire aux miracles ? Qu'est-ce que prier, sinon se fier à la magie ? Il n'y a point de miracle dans le travail quotidien des hommes. Ce charron sait trop bien que cette barre d'acier, pour être ronde, ne lui fera pas grâce d'un seul coup de marteau, ni d'une seule étincelle de sa forge ; ce maçon doit à son entrepreneur un nombre strictement déterminé de coups de truelle ; et jamais ce casseur de pierres, sous la langue de feu du soleil, ne s'est vu faire l'escompte d'une seule crispation de son poing, ni d'une goutte de sueur sur son front.

La nature n'est qu'une immense machine, et le compte de ses forces est arrêté une fois pour toutes. Pas moyen de tricher lorsque le muscle humain et la sueur humaine affrontent les éléments. Donnant, donnant. Pour un coup de pioche, une pierre cassée, et non pas deux ; pour un bras qui tire, tant de mètres couverts et tant de poids tiré, pas un millimètre ni un milligramme de plus.

On dira qu'il y a les machines et que les machines font le travail pour les hommes. Mais qui construit les machines ? Faites votre calcul, la nature n'accorde point de prime. Les vingt chevaux-vapeur qui tirent la voiture, bourgeois, ce sont quarante hommes invisibles qui, les muscles hypertrophiés et le visage pâli, la poussent par derrière.

L'univers matériel est un shylock qui ne pardonne pas : pour une livre d'or, il lui faut sa livre de chair.

A-t-on jamais vu, ailleurs que dans les fables, les dieux venir faire le travail des hommes, a-t-on jamais vu sur les chantiers les miracles se produire, ou la prière des équipes faire ce que seule pouvait faire leur sueur ?

Le prolétaire, cela, il ne le sait que trop. Dans cette froide comptabilité qui règle les échanges entre la nature et son effort, il sait qu'il n'entrera jamais un oubli, une défaillance qui allège sa peine et il sait que les dieux l'abandonnent à son destin.

Les bourgeois — la classe des maîtres — ceux qui ordonnent le travail sans jamais le faire, ceux-là croient aux dieux, attendent les miracles, cultivent la magie. Une vieille rentière, économiste et bigote, a enfermé l'année dernière, dans un vieux coffret familial en noyer verrouillé, dix actions des mines de pétrole de Tarascon ou de la Compagnie des Tramways du Zambèze ; en douze mois, ces actions, sans que personne y ait jamais touché, sans être sorties de ce coffret, ont changé quatre ou cinq fois de valeur. C'est proprement miraculeux, et je ne m'étonne pas qu'elle aille en entretenir dans ses prières tous les saints du paradis et tous les curés du chapitre. Voici un conducteur de peuple qui mène son peuple à la mort ou à la gloire (c'est la même chose) par des discours. N'est-ce pas tout simplement magique ? Un discours est une oraison, une oraison est une prière. (« Faire un discours » et « prier » se traduisent en latin par le même mot : « Orare ».) Une prière s'adresse toujours à un Dieu. Je défie que l'on me montre dans l'histoire un seul conducteur de peuple, à part Lénine, qui n'ait pas invoqué son Dieu et qui ne l'ait brandi avec les lanières de son fouet.

Tout ce que la bourgeoisie construit, elle le construit littéralement par mots, influence et magie, c'est-à-dire sans le contact des mains, sans l'effort mécanique et musculaire réservé à ses seuls esclaves. Même ses occupations les plus matérielles, les opérations économiques par exemple — ou, pour employer le terme courant, les affaires — se font en quelque sorte magiquement ; de deux hommes d'affaires, le plus habile est

celui qui manie le mieux les influences, le vainqueur est toujours le plus sorcier.

Tout dans les affaires est une question de dosage plus ou moins savant d'aplomb, d'audace, de sous-entendus, de compléments bien placés, de diners réussis, d'intonation, d'expression, de paroles, sans oublier les jeux de cravate et les effets de pochette : quand on a réussi à ce petit jeu, on est quelque chose comme roi des chemins de fer, des allumettes ou des saucisses chaudes : le reste, c'est l'armée des travailleurs qui le fait, des travailleurs qui ne peuvent compter, eux, ni sur le brillant de leur pochette, ni sur leurs paroles fleuries pour transporter les blocs, tirer les chaînes, souffler les verres, demander pitié au grisou.

C'est pourquoi, depuis toujours, le bourgeois, le pharisien prétend que Dieu est avec lui, qu'il est introduit dans ses secrets, et que la canaille n'a qu'à s'agenouiller ou mourir. Et c'est pourquoi la canaille de tous les siècles (au XX<sup>e</sup> siècle, la canaille c'est nous), chaque fois qu'elle s'est dressée contre ses maîtres, a dû se dresser contre leurs Dieux qui ne sont que la projection idéalisée, sublimisée, de leur maîtres dans le firmament.

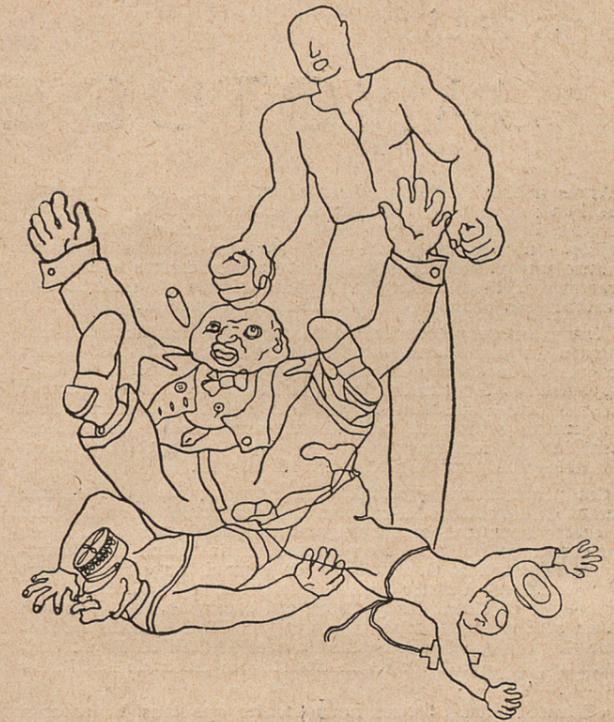
En construisant la cité future (la cité socialiste), les prolétaires creusent le tombeau des dieux. La moindre esquisse de Spartakiade est un fil ajouté à la trame de leur linceul. On comprend l'inquiétude des bourgeois, l'effroi des joueurs d'influence, la panique des prêtres.

Et pourtant, en enterrant les dieux, ce sont mille espoirs séculaires que les hommes ensevelissent avec eux. L'espoir d'une vie plus juste, purifiée des passions du corps, vie de l'âme, hors de l'espace et du temps, dans l'éternité. Tous, jusqu'au moins crédule, jusqu'au plus athée, nous avons éprouvé un moment au moins l'inquiétude religieuse, le frisson spiritualiste. Et, devant les laideurs et l'injustice du monde, nous nous sommes dit souvent qu'il ne se pouvait pas qu'il n'existât pas un monde plus parfait où notre soif de justice pût un jour trouver à s'étancher.

Eh bien ! durant tous les siècles, et jusqu'à aujourd'hui, les prêtres de toutes les religions et de tous les pays, au lieu de le servir, ce besoin, de chercher à l'éclairer, au contraire, avec la complicité des maîtres de l'heure, ils ont cherché à l'exploiter et à y mettre plus de ténèbres. L'ennemi des prêtres, ce n'est point Satan, c'est la lumière. La croyance aux dieux, Satan compris (ce fidèle collaborateur de l'Eglise dont on ne compte plus les services), c'est sur la terre l'ordre assuré, l'ordre, c'est-à-dire les forts rendus plus forts et les faibles persuadés de se résigner à leur faiblesse. L'ordre, c'est-à-dire l'âme placée au-dessus du corps, l'esprit proclamé supérieur à la matière : traduisez, nous ne resterons pas longtemps dans le monde des corps et nous devons nous préparer à être dignes de vivre dans celui des âmes, car notre destin terrestre est court, mais notre état d'après la mort durera éternellement.

En construisant la cité socialiste et en décrétant l'incrédulité, le prolétaire en fera-t-il un baigne matérialiste ? Me permettra-t-on ici une petite confession ? Depuis que je suis devenu décidément et irrémédiablement matérialiste, cela ne va pas sans quelque peine : je pense à la mort avec crudité (une crudité presque baudelairienne). Elle a perdu pour moi ce halo de poésie qui faisait jouer autour des crânes vides et des tibias pulvérisés, je ne sais quelle féerie spirituelle, faite à la fois d'orgueil, d'humilité, d'espoir, et de peur. A présent, non seulement je ne demande pas que l'on me prouve l'existence de l'âme et son immortalité, mais cette question ne m'intéresse plus.

On sait comment Paul Claudel, mystique invétéré, est venu au catholicisme. Il avait commencé par être raisonnable, c'est-à-dire matérialiste. Mais il étouffait dans son « baigne », et il ne doit qu'à la fable chrétienne d'avoir échappé à une lente asphyxie. Depuis il est devenu l'un des trois ou quatre poètes les plus « cotés » de droite, et ce qui achève de le confirmer (qu'il est à droite), c'est qu'il exerce la profession d'ambassadeur (Tokio, Washington, Bruxelles). Il suffit de lire du Claudel pour oublier que le peuple existe. Si la religion concerne le peuple, c'est uniquement parce qu'elle est faite contre le peuple.



L'enseignement marxiste nous fait pénétrer dans le baigne matérialiste ? Soit. Ce sera l'honneur des révolutionnaires de regarder pour la première fois, depuis que l'aventure humaine a commencé, le monde et les choses et les hommes en face, d'examiner avec des yeux secs, sans la chassie de la superstition, sans le télescope de la foi, sans les verres fumés de la peur, les rouages du monde et leur implacable déterminisme.

Qu'est-ce que le matérialisme ? C'est de regarder le monde tel qu'il est. Si le matérialisme est un baigne, c'est que le monde est un baigne. Qu'est-ce qu'on y perd ? D'inconsistants mirages et de lourdes chaînes. Qu'est-ce qu'on peut y gagner ? C'est, sachant que l'univers est une machine où tout s'explique, se compense, se répond, de ne pas craindre d'y mettre la main, certains que nos doigts ne seront pas pris dans la gueule d'un dieu ou d'un démon. Les « chiens de garde » (1) ne sont pas seulement en chair et en os. Il y a aussi ceux de toutes formes et de toutes sortes, que les maîtres ont cachés dans les interstices du monde physique, de la Morale et de la Loi pour décourager les esclaves de s'y aventurer.

Etre socialiste, c'est se sentir prêt à mettre la main à la manette. L'homme doit s'exorciser de ses fantômes : dieux et diables, sophistes, maîtres, bourgeois et prêtres. Il y a pour cela un moment difficile, la transition se traduit par un vide douloureux de la conscience : chacun de nous, et même les plus décidés à souffler tout de suite les flambeaux qui vont s'éteindre sans retour, entretiennent encore des dieux intérieurs dont ils ne pourraient pas parler sans honte.

Quand, avec Karl Liebknecht, on dit que l'ennemi est au dedans, cela ne veut pas dire seulement qu'il se trouve au dedans des nations sous la forme des classes qui les mènent, mais aussi dans l'individu sous la forme de dieux mourants ou morts et dont les cadavres encore chauds dégagent une dangereuse et obsédante phosphorescence.

HENRY-LECONTE.

(1) Cette expression de Paul Nizan a fait justement fortune.

## A BAS LE LATIN

## JANOTUS ET GALILÉE

Après avoir montré la faiblesse des principaux arguments que l'on fait valoir d'ordinaire en faveur du latin et des humanités, il reste à jeter un coup d'œil sur les résultats de la politique néfaste qui consiste à conserver à cette soi-disant culture une place prépondérante dans les horaires et les programmes, à tâcher d'expliquer pourquoi elle s'y maintient et d'estimer ses chances de s'y maintenir longtemps.

Nous sommes persuadés, nous, que les humanités sont une entrave au perfectionnement intellectuel des individus et aux progrès de la culture en général ; qu'elles retardent le développement et la diffusion de la science ; qu'elles contribuent puissamment à maintenir la philosophie et les philosophes dans les ornières et la routine de discussions verbales qui ressemblent fort à l'ancienne scolastique, en un mot qu'elles sont un véritable péril pour la civilisation de l'esprit.

Ces propositions apparaîtront à beaucoup de gens comme autant de haspèmes. Il se trouvera pour protester contre elles et contre nous non seulement tous les professeurs de langues anciennes, ce qui sera bien naturel, mais même des professeurs de sciences. Quelques-uns de ceux-ci, en effet, mettent leur coquetterie à flirter avec les humanités et les humanistes à les couvrir de fleurs dès qu'ils en ont l'occasion. N'en donnons qu'un seul exemple, mais bien typique. M. Poucholle, professeur de physique à l'École des Arts et Métiers de Paris, écrivait dans le « Bulletin de la Société des Amis de l'E.N.S. » du 10 juin 1930 :

« L'histoire des sciences nous montre que tous les savants qui ont laissé un nom, tous ceux qui ont établi les fondations du prodigieux édifice scientifique moderne avaient d'abord reçu une forte éducation classique, presque uniquement littéraire.

« Lavoisier, le créateur de la chimie, avait remporté le prix de discours français au concours général. Monge avait fait de brillantes humanités au Collège des Oratoriens, à Beaune. « Hany, fondateur de la cristallographie, avait été d'abord professeur de latin ; Fourier fut un brillant élève des Bénédictins d'Auxerre... Le temps n'est pas loin de nous où les candidats à l'École Normale Supérieure pour la section des sciences avaient des compositions communes avec leurs camarades de la section des Lettres, et ce temps était celui de « Pasteur. »

Les faits allégués ici sont parfaitement exacts, mais que prouvent-ils ? Absolument rien. Lavoisier, Monge et Pasteur ont reçu, dites-vous, une éducation à base de latin ? La belle affaire ! « Il n'en existait pas d'autre » à l'époque où ils vivaient. Et voilà ce que M. Poucholle oublie de nous dire, car cela suffit à enlever toute valeur à son argumentation. Dès l'instant que ces futurs savants passaient par les collèges, ils étaient bien forcés d'avaler les humanités : c'était la « seule » nourriture offerte à leurs jeunes esprits ; il fallait l'absorber ou périr d'inanition. C'était le latin ou rien, les humanités ou l'ignorance. S'ils avaient choisi l'ignorance, ils n'auraient pas pu faire de découvertes, et l'on n'aurait jamais entendu parler d'eux. On pourrait d'ailleurs se demander, à ce propos, si les humanités n'ont pas étouffé dans l'œuf beaucoup de talents originaux, et si elles n'ont pas causé ainsi des ravages obscurs d'une portée incalculable.

Que Pasteur et d'autres aient pu apprendre le latin, et même briller dans ce genre d'études, cela prouve simplement que l'esprit est un, et que l'enfant très bien doué peut réussir — du moins jusqu'à un certain point — dans n'importe quel genre d'études. Mais cela, les scientifiques l'admettent ; ce sont les farouches partisans des humanités qui soutiennent qu'il y a des enfants uniquement doués pour les lettres et d'autres uniquement faits pour les sciences, et qui rabâchent indéfiniment à ce sujet une phrase mal comprise du très surfait Pascal.

Qu'un enfant à l'esprit souple et agile puisse utiliser sa souplesse et son agilité pour se plier à d'antiques disciplines, cela n'a rien de surprenant. Mais il se peut aussi qu'il ne s'y plie

pas sans difficulté ni sans répugnance, et qu'il soit rebuté par ce qu'il y a d'artificiel et de vain dans de pareils exercices. C'est pourquoi, n'en déplaise à M. Poucholle, il a existé des savants qui ne furent que de médiocres humanistes, c'est-à-dire de mauvais élèves, puisque les deux termes furent longtemps synonymes : « C'est Darwin, qui méprisait sincèrement l'école classique « stéréotypée et bête » ; c'est Mayer, qui fut toujours un des derniers dans les classes de latin ; Liebig fut mis à la porte de l'institution « dont il était la honte ». Helmholtz, pendant la classe de latin, faisait sous la table des expériences d'optique, parce que « Cicéron et Virgile l'ennuyaient au plus haut point » (1).

On voit qu'il est facile d'opposer des noms à d'autres noms. Il conviendrait, du reste, d'examiner de près chaque cas particulier (2), et de voir par exemple si Pasteur, qui fit du latin, en fit toujours avec plaisir, ou si l'amour-propre, le désir de plaire à ses parents, l'émulation, etc., ne l'ont pas amené à utiliser ses dons pour briller dans des études qui n'avaient au fond pour lui aucun attrait réel.

Pour nous, nous croyons que l'étude du latin a été pour tous les savants, qu'il s'agisse d'Helmholtz ou de Pasteur, du temps perdu. Même s'ils ont obtenu des prix de discours latin, le gain qu'en retira leur intelligence fut nul, et s'ils ont fait des découvertes par la suite, s'ils ont par là même notre connaissance de l'univers et accru la somme du savoir humain, ce n'est pas par ce qu'ils avaient appris du latin, mais bien qu'ils l'eussent appris. Ils ont subi cette épreuve, parfois pénible, imposée par la société et les mœurs, afin de pouvoir obtenir les titres, les diplômes, les places, les secours matériels indispensables au développement de leur véritable génie. Il ne faut voir dans cette période d'activité humanistique de leur carrière qu'une excroissance inutile imposée par la coutume. Pasteur voulait entrer à l'École Normale, et il était bien obligé, comme tous les candidats, d'accepter le programme du concours d'entrée tel qu'il était. Lavoisier fit du latin parce que tous les jeunes gens de son époque et de sa classe en faisaient. Mais on ne voit pas en quoi la connaissance du latin a pu aider Lavoisier à découvrir le mécanisme de la combustion ou Pasteur à étudier les microbes. On peut même penser que si leur esprit avait été débarrassé de ce fardeau superflu, il serait allé plus vite et plus loin dans la voie des découvertes. Le latin et les humanités ont sans doute retardé de plusieurs années, peut-être de plusieurs siècles, les progrès de la science.

\*\*\*

Ils les retardent encore. Ce que nous disions tout à l'heure à propos des savants cités par M. Poucholle : qu'ils ont appris le latin parce que, pour eux, dès qu'ils voulaient s'instruire, c'était le latin ou rien, reste encore vrai en grande partie pour les enfants d'aujourd'hui. Il est bien vrai qu'aujourd'hui l'enfant qui entre au lycée n'est plus obligé, absolument parlant, d'apprendre le latin. Il voit s'ouvrir devant lui, à côté de la section A, celle des humanités, une section B, où l'on ne fait pas de latin. Il peut donc, en principe, faire des études purement modernes. Mais moralement, il n'a guère le choix. Presque tous ceux qu'il consultera, ou que consulteront ses parents, lui remontreront avec un aimable sourire que s'il

(1) Ostwald, « Les Grands Hommes », trad. Ise p. 231.

(2) On voit tout de suite que les savants cités par M. Poucholle sont tous des savants français, et, à l'exception de Pasteur, des gens ayant fait leurs études sous l'ancien régime, avant 1789. Ostwald, au contraire, cite des étrangers ayant vécu à une époque plus rapprochée. C'est ce qui explique (sans parler d'autres circonstances favorables particulières à chacun d'eux) qu'ils aient pu élaborer leur œuvre sans se soucier des humanités. La tradition humoristique était et est encore plus forte en France que partout ailleurs.

veut vraiment se distinguer, s'il désire se ménager un bel avenir, il faut à tout prix qu'il entre en A. On lui laissera entendre, sans le lui dire expressément, que la section B est peuplée en grande partie de crétiens, et qu'il se ferait du tort en y entrant.

Et le malheur, c'est qu'il y a là-dedans une part de vérité. Il y a souvent beaucoup d'élèves médiocres dans la section B. Mais il faut voir pourquoi. « Sont-ils médiocres parce qu'ils sont en B, ou bien les a-t-on mis en B parce qu'ils étaient médiocres ? »

Pour quiconque est au courant des choses de l'enseignement secondaire, la réponse ne fait pas de doute. C'est la seconde hypothèse qui est la bonne. La vérité est que « l'expérience d'un véritable enseignement moderne n'a jamais été faite honnêtement ni complètement ». L'enseignement B, considéré comme une espèce d'appendice plus ou moins inutile, toléré par manière de concession à l'égard des politiciens, est traité en parent pauvre. On n'a jamais pris soin d'organiser sérieusement ses programmes, de former spécialement ses maîtres, de sélectionner ses élèves. Loin de là, il sert souvent de dépotoir. Qu'un élève se montre absolument rebelle aux déclinaisons ; qu'après avoir redoublé ou triplé certaines classes il stagne encore dans les derniers rangs à toutes les compositions, les administrateurs et les professeurs, s'ils ont quelque raison de ménager la famille ou de ne pas évincer l'élève purement et simplement (1), diront doucement au papa : « Votre fils ne réussit pas très bien en latin. Pourquoi ne lui feriez-vous pas faire, à la place, une seconde langue vivante ? de l'espagnol, par exemple. C'est très facile, vous savez, l'espagnol ; beaucoup plus facile que le latin. » Et voilà pourquoi il y a tant de cancren qui font de l'espagnol. Mais, est-ce que c'est la faute de l'espagnol ?

Les Espagnols auraient le droit de se plaindre, car leur langué mérite certainement mieux et, pour qui veut bien la connaître, elle n'est pas toujours si facile. Mais ceux qui auraient le droit de se plaindre encore plus fort de cette espèce de monopole de l'élite accordé aux humanités, ce sont les philosophes et les hommes de science. C'est avec tristesse et inquiétude qu'ils devraient voir ainsi déformer et comprimer l'esprit des meilleurs sujets des jeunes générations. Car c'est parmi ceux-là qu'ils doivent recruter leurs disciples et leurs continuateurs, et ce recrutement se trouve ainsi compromis. Ce n'est pas en vain qu'une jeune intelligence est soumise pendant des années, de douze à dix-huit ans, au moment de la croissance intellectuelle, à une discipline barbare et archaïque. On ne peut s'empêcher de songer au corset de fer que la mode imposait aux dames de la Renaissance, et qui tordait et déformait leur taille au point de les rendre incapables d'enfanter, ou de leur faire enfanter des monstres. Plus d'un esprit est ainsi stérilisé, arrêté dans son développement, grâce aux fameuses humanités. Seuls les plus robustes peuvent y résister ; encore sortent-ils bien souvent de l'appareil affaiblis et diminués. Après être passés par la machine au latin, ils entrent dans la vie l'esprit flétri, la curiosité éteinte, l'esprit d'initiative assoupi, bons pour grossir la masse des moutons de Panurge. Ils auraient pu aspirer à connaître le monde, c'est-à-dire à le conquérir ; ils aspireront à être de bons bourgeois, à penser comme tout le monde, et ils mettront leur ambition à polir des phrases plutôt qu'à nourrir des idées.

L'enseignement secondaire, et en grande partie l'enseignement supérieur, ne sont que les héritiers de la scolastique médiévale ; ou plutôt, ils sont la scolastique médiévale, légèrement arrangée, revue et corrigée au goût du jour, mais toujours aussi néfaste. On peut encore répéter à leur propos ce que disait en termes excellents Louis Liard, l'ancien vice-recteur de l'Académie de Paris : « Au fond, l'humanisme universitaire n'est qu'une forme de la scolastique, moins sèche, moins aride, moins rigoureuse aussi, élégante et parée ; mais c'est encore la scolastique : elle interpose entre la pensée et la réalité un monde d'entités et de notions conventionnelles ; elle n'habitue pas l'esprit à se former par lui-même, par la contemplation directe des faits, soit de la conscience, soit de la nature, soit de l'histoire, une conception réelle du monde. »

A vrai dire, L. Liard parlait ici de l'enseignement supérieur d'ancien régime ; mais on ne peut qu'être frappé de voir avec

(1) Ne serait-ce, par exemple, que pour ne pas perdre un interne. Diminuer le nombre des pensionnaires d'une seule unité dans certains établissements, c'est une petite catastrophe qu'on cherche à éviter par tous les moyens.

quel bonheur et quelle exactitude la description peut encore s'appliquer à notre enseignement littéraire et philosophique. Dans l'enseignement philosophique surtout, malgré quelques réformes, que de chimères bombinant dans le vide, et qui n'ont pas encore trouvé leur Rabelais ! La métaphysique est toujours la souveraine que courtisent nos professeurs et nos philosophes, et dont ils enseignent l'adoration à leurs disciples. Bien qu'on ait essayé d'exiger d'eux une certaine culture scientifique, leur formation reste encore avant tout littéraire, et la philosophie qu'ils élaborent s'en ressent. La philosophie d'aujourd'hui, au lieu d'être ce qu'elle devrait être : le couronnement de la science, la systématisation des résultats obtenus par elle, reste une spéculation sur le divin, et les plus subtils esprits du temps continuent à couper des cheveux en quatre et à raisonner sur l'éternel et l'immanent au lieu d'essayer de comprendre leur époque. C'est en vain que des cris d'alarme sont poussés de temps à autre par quelques-uns des plus jeunes et des plus actifs d'entre eux, qui ont bien compris le danger. « La vraie métaphysique, affirmait M. L. Basse dès 1924 (1), est une spéculation animée de l'esprit scientifique le plus pur... La culture littéraire est désormais insuffisante à elle seule pour former les esprits à sa discipline, et le maintien d'une séparation traditionnelle entre science et philosophie apparaît comme une aberration menaçante pour l'essor de la pensée spéculative. »

Presque une dizaine d'années plus tard, la situation ne s'est guère améliorée, puisqu'un autre philosophe affirme dans la même revue :

*Déterminisme causolité probabilité, continu, discontinu, etc., le physicien a besoin d'une élaboration logique de ces notions : travail qui, en bonne logique, devrait incomber au philosophe. Mais la philosophie, avouons-le franchement, a été incapable de donner au physicien les analyses et les résultats dont il a besoin. Confinée — en général — dans le passé, en retard de trois siècles sur la pensée actuelle, elle a préféré se tenir à distance. Or, devant cette carence de la philosophie, la science a dû se jorger une philosophie elle-même. La philosophie des savants n'est pas toujours très heureuse, mais si elle ne l'est pas, c'est le philosophe qui en est responsable. Le savant lui, a fait son métier ; il est même en train de faire celui du philosophe, qui, paresseusement, a négligé le sien (1).*

Mais, si ce que dit ici M. Koyré est parfaitement exact, il omet de remonter à la source du mal. Ce n'est pas tellement de paresse que les philosophes sont atteints (quelques-uns d'entre eux sont au contraire de grands travailleurs), c'est d'impuissance. Et cette impuissance vient de leur formation trop exclusivement littéraire et humaniste. Ils ont appris le latin, et même le grec, et par conséquent sont capables de discuter à perte de vue sur saint Augustin ou sur Platon, voire sur Kant ou Descartes ; mais n'ayant pas assimilé dans leur jeunesse les éléments des sciences exactes, il leur devient très difficile, une fois parvenus à l'âge d'homme, de combler cette lacune, et de se mettre à même de discuter les conceptions d'Einstein et d'Eddington. Ils observent donc sur ces sujets où les polytechniciens eux-mêmes trébuchent parfois, le silence de Conrart. Il ne leur reste plus ensuite qu'à se confiner dans l'histoire des doctrines.

La véritable raison de cet état de choses qui désole M. Koyré et quelques autres, c'est donc la place indument privilégiée faite aux humanités. Mais leur prestige est tel que l'immense majorité des philosophes se range au nombre de leurs partisans. Leur prestige est tel qu'il s'impose même à ceux qui devraient être les adversaires les plus déterminés du latin, les spécialistes des sciences.

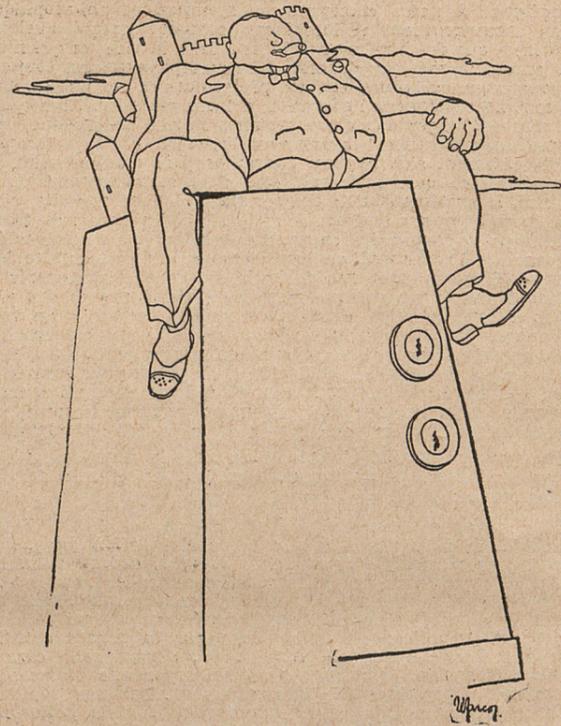
A vrai dire, ceux-ci, dans le fond d'eux-mêmes, n'ont peut-être pas grande estime pour la drogue humaniste ; mais ils redoutent beaucoup les railleries des littéraires, et lorsqu'ils élèvent des protestations, c'est presque toujours avec une singulière réserve et toute sorte de précautions oratoires. Cette réserve, cette défiance d'eux-mêmes, faite de prudence, de modestie, de répugnance à juger quelque chose qu'ils ne connaissent pas bien, les empêchent souvent d'aller jusqu'au bout de leur pensée, ou d'en apercevoir les dernières conséquences.

(A suivre.)

Régis MESSAC.

(1) L. Basse, *Le problème de la vulgarisation scientifique*, Revue philosophique mars 1924.

(1) A. Koyré, *Revue philosophique*, octobre 1932.



Si l'on ne craint pas d'employer une expression qui peut sembler anachronique, on peut affirmer que la noblesse française joua au douzième siècle le rôle que jouent actuellement les « Gangsters » aux Etats-Unis d'Amérique.

Pendant les règnes de Louis VII et de Philippe-Auguste, seule une petite partie de la France (le Nord et certaines provinces privilégiées) ainsi que quelques grandes villes, échappèrent à l'anarchie ; partout ailleurs, les paysans, lorsqu'ils ne souffraient pas de la peste ou de la famine, avaient à supporter les exactions des Seigneurs et les ravages des guerres privées. Indépendants, car l'hommage au Roi n'était qu'une formalité, les féodaux trouvaient dans les expéditions militaires prétexte à exercer le brigandage ; la vie sans aventures semblait intolérable à ces hommes avides et brutaux que la légende a revêtu d'un prestige trompeur ; les razzias qu'ils faisaient sur les terres de leurs ennemis constituaient pour eux d'heureuses et fructueuses diversions aux ennuis de la vie de château fort. La paix revenue, ils se contentaient de pressurer leurs vassaux ou simplement les voyageurs qui traversaient leurs domaines. Ces individualistes éfrénés méprisaient le travail, indigne de leur haute extraction ; leurs pères, grands-pères ou arrière-grands-pères avaient, en effet exercé comme eux ce banditisme supérieur qui menait autrefois à la noblesse comme il mène aujourd'hui à la légion d'honneur. L'idéal de ces « preux » consistait à chevaucher, à chasser, à donner des coups de lance et d'épées, surtout à prendre d'assaut châteaux et bourgades pour massacrer, violer et piller. Les gens d'église considérés comme des adversaires, puisqu'en s'enrichissant ils concurrençaient les Seigneurs, n'étaient pas ménagés par ces derniers ; nombreux furent les couvents dont les moines payèrent parfois de leur existence les trésors accumulés grâce à l'exercice du commerce religieux, un des plus rémunérateurs de l'époque.

Comme les troupes régulières faisaient défaut, les féodaux engageaient des Aragonais, des Basques, des Navarrais, des Brabançons, auxquels se joignaient, bien entendu, des indigènes. Lorsqu'elles étaient licenciées ou lorsque, leur solde n'étant pas versée, elles se licenciaient d'elles-mêmes, ces troupes se jetaient sur les provinces et les ravageaient ; ainsi font actuellement les armées chinoises dont les généraux n'ont plus de moyens financiers. On nommait les hommes qui composaient ces bandes « COTERAUX OU ROUTIERS » ; les excès qu'ils

# LES CONFRÉRIES DE LA PAIX

## PREMIERE TENTATIVE DE REVOLUTION POPULAIRE EN FRANCE

commirent furent tels que les voyages devinrent extrêmement périlleux, on risquait de perdre la vie en allant d'une ville à l'autre.

Dans bien des cas, les barons s'allièrent aux routiers afin de partager avec eux le produit de leurs vols ; Richard Cœur de Lion ne craignit pas de s'associer à Mercadier qui fut l'Al Capone de son temps.

Les grandes Chroniques de France nous apprennent que les routiers ne craignirent pas d'envahir les terres du Roi, capturant les paysans et leurs femmes, les chargeant de liens et les traînant derrière eux comme des esclaves ; ces malheureux étaient obligés d'assister aux scènes de débauche auxquelles leurs épouses étaient contraintes de se livrer en compagnie des routiers ; ceux-ci attaquaient également les monastères et les Eglises, offrant les ornements sacerdotaux aux garces qu'ils emmenaient avec eux.

Dieu, disent les grandes chroniques, ayant entendu la complainte de ses pauvres, leur envoya un sauveur « NON MIE EMPEREUR, ROY, PRINCE NE PRELAT, MAIS UN POVRE HOMME QUI AVAIT NOM DURANT ». CECI EUT LIEU EN 1182.

Durant était un pauvre charpentier chargé de famille, il s'en fut auprès de l'Evêque du Puy et lui annonça que Dieu l'envoyait pour rétablir la paix dans le royaume, ce qu'on ne pouvait obtenir qu'en détruisant les routiers. La Vierge, disait-il, lui avait remis comme preuve de sa mission un parchemin sur lequel on pouvait lire, écrites en latin autour d'une image religieuse, les paroles suivantes : « Agneau de Dieu qui efface les fautes du monde, donne-nous la paix ». Telle fut la version officielle de cet événement qui passa d'abord inaperçu, mais un chanoine anonyme de Laon, qui écrivit l'histoire de cette période, donne une explication plus voltairienne des faits qui furent à l'origine de la première ébauche de révolution sociale en France.

Certains religieux du Puy, considérant que la crainte des routiers arrêtaient les voyageurs, et qu'en conséquence les pèlerins désertant l'Eglise Notre-Dame menaçaient de tarir pour longtemps toute source de revenu, imagina avec la complicité d'un jeune homme de ses amis, dont les traits devaient être assez féminins, d'exploiter la foi du pauvre Durant. Déguisé en femme, une couronne de pierres sur la tête, le compère apparut à Durant dans l'église où il pria, lui déclara être la Vierge Marie et le chargea de faire connaître son message de paix. Le religieux témoin du fait l'attesta devant le peuple réuni et bientôt quelques bourgeois convaincus furent prêts à former une confrérie.

L'Evêque ne prit pas au sérieux la déclaration de Durant, les moqueurs furent nombreux, pourtant, à la fin de l'année, plus de cent adhérents étaient disposés à lutter pour l'organisation de la paix. En 1183, sous la menace des dangers que les routiers faisaient courir au Puy, et grâce à la contagion religieuse, cinq mille personnes environ participaient au mouvement.

On rédigea un règlement ; il fut décidé que l'insigne commun serait un capuchon de toile ou de laine, suivant qu'on serait en été ou en hiver, et les associés prirent le nom de « Confrères de la paix ». Pour être admis au sein de la société, il fallait renoncer au jeu, s'engager à ne jamais entrer dans un cabaret, réprouver toute violence en dehors de celles qu'exigerait la guerre contre les routiers.

La rapidité avec laquelle se développa l'organisation préconisée par le charpentier Durant (ou par son conseiller religieux) fut étonnante. L'Auvergne, le Berry, l'Aquitaine, la Gascogne, la Provence se préparèrent à la lutte et formèrent des « Confréries de la paix ». On nommait leurs membres : « Pacifiques, Jurés ou Capuchonnés ». Chose remarquable pour l'époque et qui indique bien la grandeur du péril, toutes les classes furent admises indistinctement ; nobles et roturiers militèrent dans les mêmes rangs et l'on vit des paysans ou des

bourgeois, peut-être des serfs, voisiner avec des seigneurs et des ecclésiastiques d'un rang élevé.

Les historiens ne nous ont malheureusement laissé que des renseignements assez succincts sur cet extraordinaire mouvement, nous ne connaissons pour ainsi dire pas les statuts de ces milices et nous n'avons pas de précisions sur leur structure militaire.

Le 11 juin 1183, les Confréries de la Paix remportèrent leur première victoire, facilitée d'ailleurs par des circonstances particulières. Le seigneur de Charenton (en Allier) avait, probablement malgré lui, dû accepter de donner asile à une nombreuse troupe de routiers ; les Confréries d'Auvergne, du Limousin et du Berry lui firent savoir que s'il refusait de les chasser de ses terres, l'armée de la paix le combattrait, lui et ses protégés. Jurés et Pacifiques s'étaient, en effet, réunis, décidés à entrer dans la ville de gré ou de force. Le châtelain de Charenton détourna par la ruse le danger dont il était menacé. Feignant de vouloir attaquer les troupes des Confréries par derrière avec ses propres hommes, tandis que les routiers les assailleraient de front, il fit sortir la garnison compromettante hors de Charenton et, refermant aussitôt les portes de l'enceinte, laissa les bandits aux prises avec leurs adversaires. Dix ou douze mille routiers furent mis à mort et l'on trouva dans leur camp plusieurs centaines de femmes de mauvaise vie dont les bijoux avaient une immense valeur. De nouveaux combats permirent aux Confréries qui s'étaient formées dans maintes régions de la France de compléter la victoire remportée sur les routiers ; quelques milliers périrent encore, notamment dans le Rouergue et en Auvergne, mais nous sommes très mal renseignés sur les péripéties de la lutte. La renommée de Durant fut alors très grande ; les succès des croisés de la paix, l'affluence des pèlerins qui trouvaient le chemin libre et apportaient à nouveau leurs offrandes au Puy, faisaient de l'humble charpentier un personnage important, mais bientôt la situation devait se modifier.

Le résultat de la campagne menée contre les routiers avait été très net, leurs bandes s'étaient dispersées et ne faisaient plus parler d'elles ; une fois ce but atteint, quels exploits pouvaient accomplir les membres des Confréries en faveur de leur idéal de paix ? Aucun, pensaient les ecclésiastiques et les seigneurs. Les paysans et les bourgeois ne l'entendirent pas ainsi, ils osèrent s'enhardir jusqu'à soutenir des propositions scandaleuses. Les nobles, par leurs guerres et leurs exactions incessantes, faisaient autant de mal au pays que les routiers ; comme eux, ils épuisaient les ressources des travailleurs ; il fallait en finir avec leurs désordres. L'idée de liberté naquit alors, l'idée de liberté au sens moderne du mot, contenant la notion précise du droit à la justice sociale, vint au jour en ce siècle inhumain. Les historiens du douzième siècle relatent cet événement avec stupéfaction ; « ILS ATTEIGNIRENT BIEN-TOT dit le chanoine de Laon en parlant des Confrères de la Paix. LE COMBLE DE LA DEMENCE. UN PEUPLE STUPIDE ET INDISCIPLINE OSA SIGNIFIER AUX COMTES ET AUX PRINCES QUE S'ils NE TRAITAIENT LEURS SUJETS AVEC UN PEU PLUS DE DOUCEUR, ILS EPROUVERAIENT LES EFFETS DE LEUR INDIGNATION. LES SEIGNEURS TREMBLAIENT A LA RONDE ; ILS N'OSAIENT PLUS VIOLER ENVERS LEURS HOMMES LES LOIS DE LA JUSTICE, NI LEUR IMPOSER AUCUNE EXACTION AU DELA DES REDEVANCES LEGITIMES ».

Ne plus pouvoir violer les lois de la justice, ni taxer à volonté les manants, semblait aux nobles chose inadmissible. L'Eglise partagea cette indignation et les Confrères de la Paix, que le ciel avait jusque-là protégés, ne furent plus considérés que comme de diaboliques séditeurs.

Un moine d'Auxerre, indigné par l'audace des rebelles, s'exprime ainsi à leur sujet : « EN CES TEMPS S'ELEVA DANS

LES GAULES UNE HORRIBLE ET DANGEREUSE PRESOMPTION QUI POUSSAIT TOUS LES PLEBEIENS A LA REVOLTE CONTRE LEURS SUPERIEURS ET A L'EXTERMINATION DES PUISSANCES... IL EN RESULTA QU'IL N'Y AVAIT PLUS NI CRAINTE, NI RESPECT, MAIS QUE TOUS S'EFFORCAIENT DE CONQUERIR CETTE « LIBERTE » QU'ILS DISAIENT TENIR DE LEURS PREMIERS PARENTS DES LE JOUR DE LA CREATION, IGNORANT QUE LA SERVITUDE A ETE LA PEINE DU PECHE. IL EN RESULTAIT ENCORE QU'IL N'Y AVAIT PLUS DE DISTINCTION ENTRE LES PETITS ET LES GRANDS, MAIS BIEN PLUTOT UNE CONFUSION FATALE, ENTRAINANT LA RUINE DES INSTITUTIONS QUI MAINTENANT, GRACE A DIEU, SONT REGIES PAR LA SAGESSE ET LE MINISTERE DES GRANDS... QUOIQU'ELLE FUNESTE ASSOCIATION EUT ENVAHI PRESQUE TOUTES LES CONTREES DE LA FRANCE, NEANMOINS ELLE INFESTAIT PLUS PARTICULIEREMENT L'AUXERROIS, LE BERRY, LE BORDELAIS, ET LA DEMENCE DES REVOLTES EN ETAIT VENUE A CE POINT QUE, REUNISSANT LEURS FORCES, ILS OSAIENT, LES ARMES A LA MAIN, RECLAMER LEUR PRETENDUE « LIBERTE ». L'EVEQUE D'AUXERRE (HUGUE DE NOYER) SEVIT CONTRE CETTE PESTE FORMIDABLE AVEC D'AUTANT PLUS DE RIGUEUR QU'ELLE AVAIT FAIT DE PLUS GRANDS PROGRES DANS SON DIOCESE. »

Pour briser les Confréries de la Paix, les moyens violents furent employés, mais nous ne savons pas avec précision où et comment les seigneurs, d'accord avec l'Eglise, mirent fin à la puissance naissante des révoltés. Les nobles n'hésitèrent pas à s'allier aux routiers afin de se débarrasser d'une canaille assez insolente pour oser réclamer un peu de justice. Aragonais, Basques, Navarrais et Brabançons qui s'étaient dispersés, encouragés par les barons, reformèrent leurs bandes ; l'une d'entre elles détruisit si bien l'armée des manants en 1184 que le mouvement fut définitivement écrasé. Les routiers recommencèrent alors comme auparavant à saccager et à piller la majeure partie de la France, partageant avec les féodaux les bénéfices de leurs vols et de leurs crimes.

Cet épisode de notre histoire, dont les détails sont malheureusement très mal connus, met en valeur le rôle révolutionnaire des masses populaires à l'époque médiévale. Les classes opprimées, alors composées des serfs, des paysans libres et de la bourgeoisie naissante, tentèrent vainement de s'affranchir de l'exploitation cruelle des comtes, des barons et des princes ; ceux-ci aimèrent mieux voir le banditisme désoler le pays que de faire la moindre concession tendant à modifier le régime social en vigueur.

Longtemps avant les Jacqueries du quatorzième siècle, une révolution vouée à l'échec avait été tentée. Bien des années devaient s'écouler avant que, pour la première fois ailleurs qu'en France, les exploités réussissent à arracher le pouvoir des mains de leurs exploités.

Les nobles au douzième siècle préférèrent, on vient de le voir, le maintien du brigandage à l'abandon de leurs prérogatives, et l'Eglise les appuya ; aujourd'hui encore, la bourgeoisie n'a pas de plus ferme appui que les églises, qui appuient de toutes leurs forces cette classe malfaisante dans la lutte du monde ancien contre le monde nouveau. (1)

GERARD SERVEZE.

(1) La seule étude originale qui existe (à ma connaissance) sur les Confréries de la Paix est celle que M. Géraud publia dans la « Bibliothèque de l'Ecole des Chartes » (années 1841-1842). A. Luchaire en utilisa quelques passages dans le volume de l'Histoire de France de Lavisse, consacré aux règnes de Louis VII, Philippe Auguste et de Louis VIII (Tome III, 1<sup>re</sup> partie).



# VERS UN THÉÂTRE OUVRIER

## De la Qualification (Suite)

Il convient, dit-on, d'aller vite car nous sommes pressés. Et, au surplus, les troupes d'acteurs-ouvriers font souvent très bien, tout en allant très vite...

Il se peut que des réalisations exceptionnelles ressemblent parfois à des miracles. Et, en effet, nous avons déjà vu certaines productions hâtives réussies.

Chacun porte en soi un ou plusieurs atomes de génie... La troupe la plus déshéritée peut, un jour, satisfaire les plus exigeants. N'avons-nous pas eu d'agréables surprises, presque des révélations... sans lendemain avec... Mais pas de personnalités même collectives!

Nous croyons donc à ces sortes de « miracles ». Mais les considérant comme tels, nous n'aurons pas la légèreté de bâtir sur cette terre impalpable. D'ailleurs, est-on bien sûr que les réalisations que l'on juge bonnes le soient réellement? En ce que la « qualité » d'une production est conforme ou non à telle nécessité précise, son estimation est relativement aisée. Mais lorsqu'elle ne ressortit pas nettement, ouvertement, à un principe, à un mot d'ordre, c'est déjà beaucoup moins facile. Or, à tort ou à raison, nous croyons que le théâtre est surtout (*nous ne disons pas toujours*) un moyen d'action indirect, d'autant plus efficace qu'il « enveloppe » le principe ou le mot d'ordre, qu'il n'en présente que la substance sous des espèces moins austères, des apparences moins catégoriques. Quant à ce qui est donc de la psychologie théâtrale (considérée de la scène à la salle et vice-versa), quant à ce qui est de la technique, des divers éléments qui concourent à la concrétisation de l'idée et à sa vulgarisation par le moyen dramatique, l'appréciation est des plus délicates.

Il y a lieu, en outre, de craindre que la fixité, la rigidité, l'uniformité d'une vue partielle et superficielle — que l'on constate au théâtre ouvrier — aient fini par désaxer le jugement d'un certain nombre d'acteurs-ouvriers. Il nous souvient, entre autres, d'un jugement quasi-unanime touchant un chœur qui, trois mois plus tard, fut décrété par le même tribunal aussi bon qu'il l'avait décidé mauvais... Ce dérangement de la judiciaire collective ne serait pas inquiétant s'il ne s'accompagnait d'une imperturbable confiance en soi, chez ces camarades qui n'évaluent que strictement au hasard de leur instinct de militants. Or, cet étalon nécessaire n'est cependant pas suffisant. Car le théâtre n'est pas plus une sphère hermétique qu'il n'est un moulin où il suffit d'entrer pour savoir mouder son grain... La claire conscience de classe ne saurait suppléer aux connaissances fondamentales qui *forment et meublent à la fois* le cerveau d'un homme, et grâce auxquelles l'idée peut passer du plan abstrait à celui des réalités concrètes. Tout militant a le devoir de dire ce qu'il pense de la portée pratique du moindre effort révolutionnaire, au théâtre comme partout ailleurs. Dans le cas qui nous occupe, l'inconvénient est que les seuls avis émis aient l'air « autorisés » parce qu'émanant de camarades « de la partie » qui ne sont jugés que parce qu'ils sont parties et qui, pour la plupart, ont un point de vue, un criterium uniques, automatiques, incomplets et définitifs: en un mot, une déformation, une inflammation: l'agitpropite. Car alors ils font la loi — une loi sommaire, impuissante, et disons le mot: arbitraire (1).

Sans crainte du paradoxe, nous dirons qu'il faut travailler longtemps, pour *découvrir* le travail et pressentir la qualité (2).

LONGTEMPS, *systématiquement* — pour contrebalancer « trop-peu-de-temps-systématiquement » et neutraliser progressivement une habitude malsaine très solidement établie.

Parcourir en avion, à toute allure, en repassant dix fois au même endroit, une contrée inconnue dont on veut reconnaître l'économie, c'est travailler lentement pour vouloir aller trop

vite. Et c'est perdre « rapidement » son temps... Pour avoir prospecté le théâtre révolutionnaire en avion, pour l'avoir exploité à l'allure d'un match, on n'a rien appris — sinon qu'il fallait tout apprendre!

LONGTEMPS, *systématiquement*, disons-nous. Que les hausseurs d'épaules (qui doivent savoir enfin et devraient bien nous le dire: pourquoi ils déforment et fatiguent ainsi leur anatomie) fassent une fois l'expérience, autrement que dans leur imagination: leur pièce prête *selon eux*, qu'ils s'offrent le « luxe » de deux ou trois répétitions de travail supplémentaires. Dès le premier instant de calme, dès qu'ils ne seront plus hallucinés par la précipitation devenue maniaque, ils seront surpris de découvrir une infinité de valeurs, de rapports, de subtilités, de nécessités primaires et pas du tout assommantes, qu'ils reconnaîtront bientôt pour les indices mêmes de la création artistique. Et, de jour en jour, ces infiniment-méconnus prenant une forme précise, une place plus large et nullement parasitaire, les résultats s'amélioreront, l'intérêt grandira. Luxe inutile, dit-on aujourd'hui? Initiation, apprentissage, entraînement absolument indispensables dira-t-on demain. Car on aura, tout bêtement, découvert que le théâtre n'est pas qu'une salle avec des copains assis sur des chaises et des copains debouts sur un plateau... On aura découvert ce qu'il est au fond, ce qu'il peut faire et ce qu'il exige. Et, n'étant plus un rutilant pléonasme, le théâtre révolutionnaire servira mieux la Révolution!

N'importe qui peut absorber en deux ou trois heures un de ces romans d'amour ou d'aventures faits spécialement pour farcir et flétrir le cerveau prolétarien. Mais qu'il s'agisse d'un livre sérieux, utile, sain, et les deux ou trois heures deviendront deux ou trois jours ou deux ou trois ans. L'habitué du premier livre, lisant le second dans le même temps, n'y comprendra rien. Si l'idée lui est venue qu'il *fallait le faire*, que c'était un « devoir », il renouvellera vainement la même expérience, et continuera d'ignorer la matière des laborieuses lectures dont il *s'acquittera*. Mais au lieu d'accomplir à la lettre un devoir, s'il veut pénétrer dans le domaine de la connaissance et de la conscience, s'il veut savoir pour mieux *SERVIR*, alors il relira posément, méthodiquement les mots, les phrases, les chapitres. Le seul fait de relire mécaniquement ne lui confèrera évidemment pas la compréhension, mais cela contraindra son attention, domestiquera sa volonté, forcera le mécanisme de son cerveau, de plus en plus sciemment, au fur et à mesure des petites victoires remportées sur son ignorance, son apathie cérébrale, son impatience ou sa turbulence (qui est une sorte de paresse). Et ainsi, pouce par pouce, il s'annexera le terrain conquis, il éduquera son esprit à l'observation, à l'enchaînement et à l'assimilation des idées nouvelles.

(1) On a souvent parlé de la « déformation professionnelle ». Nous croyons ne tomber dans aucun excès en retour, et on ne nous soupçonnera pas de prendre une facile revanche, si nous jugeons ici comme plus néfaste au théâtre ouvrier actuel, la déformation militante. Ne serait-ce que parce qu'elle bénéficie d'une autorité du tonnerre de Dieu, qu'elle repose sur cette force énorme: la discipline révolutionnaire. Alors que l'autre est individuelle, isolée, et à priori suspecte. L'une n'est en somme qu'une réaction de l'autre. Et dans l'état actuel du mouvement, le danger nous paraît circonscrit à celle qui force toutes les sympathies et emporte avec son poids écrasant toutes les résistances.

Il est presque comique de voir avec quelle gravité le mastodonte de la « déformation militante » qui s'ignore, part en guerre à toute occasion contre le gringalet de la « déformation professionnelle ». Ce serait une des scènes amusantes de la revue qu'il faudrait écrire et jouer *pour les acteurs-ouvriers eux-mêmes*...

(2) Nous n'entendons pas par là: se fixer des mois quand des semaines suffiraient, mais travailler *au-delà du temps minimum* jugé habituellement suffisant.

LONGTEMPS, *systématiquement*, répétons-nous...

Ceux qui connaissent le théâtre ou qui en ont la « vocation », souriront à ce raisonnement simpliste... Ce n'est pas pour eux que nous nous mettons en frais d'alphabetisme. C'est pour tous ces camarades armés seulement de volonté et de bonne volonté. D'aucuns, parmi eux, peuvent penser qu'ils ont déjà une certaine expérience théâtrale, travaillant depuis plusieurs mois ou plusieurs années au théâtre révolutionnaire. C'est vrai. Mais le plus grand nombre a une expérience formelle de laquelle il ne tire aucun enseignement: un os sans moëlle... Combien de vieillards, la mémoire bourrée de faits et d'idées, fiers d'une « expérience » quantitative impressionnante, qui est dans leur tête comme l'interminable film brut de leur vie dans son écrin, combien sont aussi ignorants que des enfants du sens réel des choses mêmes qu'ils ont automatiquement et fidèlement emmagasinées!

LONGTEMPS, *systématiquement*... Oui! Afin de n'avoir pas qu'un film sec dans la mémoire, afin de rendre vivante l'expérience des faits en touchant à ce qui, dans toute matière est caché en profondeur: c'est-à-dire l'essentiel. Afin de *permettre aux faits d'engendrer l'idée*.

Pourquoi ceux-là qui luttent en vain « contre » (!) une matière qui leur glisse continuellement des mains, s'entêtent-ils à ne pas apprendre leur métier, en se cramponnant à tous les prétextes — même les bons! Apprendre son métier! Autre scandale... Nous ne sommes pas des professionnels!... L'argument étant péremptoire, on tourne le dos et on s'éloigne en roulant les épaules... Mais c'est au théâtre révolutionnaire qu'on tourne le dos! C'est de lui qu'on s'éloigne en voulant trop jalousement le défendre.

Au fond de cette obstination désarmante, il y a l'incompréhension des possibilités spécifiques du théâtre, une conception sectaire de l'activité révolutionnaire, l'aversion contre la seule idée de faire de « l'art » — et puis, la crainte de perdre du temps, d'abandonner une habitude tranquille pour un incertain compliqué, enfin de gêner la pure ambiance d'une occupation que l'on tient en fin de compte pour secondaire.

Un responsable d'organisation qui, sa journée de travail faite, en commence bénévolement une autre: militante, celle-là, n'est pas un professionnel militant. N'empêche qu'il n'accomplira bien sa tâche que s'il connaît son « métier ». Et l'on peut bien appeler « métier » l'ensemble des connaissances et aptitudes propres à toute activité suivie, organisée... même révolutionnaire. Le bon trésorier est un bon comptable. Le bon secrétaire est un peu un chef d'entreprise, un manipulateur de rouages, d'hommes, de principes, d'événements, etc... Le bon militant du théâtre révolutionnaire est « quelque chose comme un acteur », ou s'évertue à le devenir. Pourquoi seul, craindrait-il de perdre son temps, ou de perdre contact avec l'atmosphère militante? Pourquoi son occupation serait-elle secondaire? Une activité révolutionnaire qui appelle à l'action — directement ou indirectement, personnellement ou impersonnellement — n'est pas secondaire.

Que les quelques centaines d'acteurs-ouvriers français se décident à comprendre l'importance de leur rôle, qu'ils se décident à apprendre leur métier, sans scrupules sentimentaux et, s'il le faut, même en *négligeant tout autre travail militant*, et nous aurons en quelques mois un théâtre révolutionnaire autrement vivant, non rétréci à l'influence d'un guignol de square. Nous aurons un instrument précis, souple et efficace, une arme à longue portée.

\*\*

Il est une autre justification d'un travail sérieux. On l'a classée dans le dossier « Demain » où elle risque de vieillir: c'est la nécessité *d'élargir notre action, afin d'intéresser le prolétariat éloigné de nous*.

Jusqu' alors, le théâtre révolutionnaire n'a abordé que le quart de sa tâche. Parce que, semble-t-il, en dépit d'une position politique théoriquement juste, on en arrive à ne plus voir le prolétariat qu'entour de soi. Et comme autour de soi vit le prolétariat militant, seul, en définitive, il se trouve touché par nos efforts, parce que seul il est à leur portée.

Heureusement, notre théâtre n'est pas placé devant cette cruelle alternative: ou étendre l'influence révolutionnaire parmi les prolétaires trompés ou indifférents, — ou renforcer la conscience révolutionnaire de l'avant-garde du prolétariat. Il a, au contraire, toutes possibilités de mener de front l'ensemble de ses tâches, de préciser dans l'action même *chacune* des perspectives de son développement. Pourquoi donc agir comme si ce choix redoutable nous était imposé?... En n'envisageant toujours qu'une seule partie de notre besogne, en la favorisant systématiquement, on a rendu la vie impossible aux autres. Et comme c'était la plus facile, que l'on demeurait ainsi dans sa propre maison, en manches de chemise et les cheveux ébouriffés, on a pris le goût de la *négligence*, de la *facilité*; on a créé, sans s'en douter, un véritable « esprit de famille ».

Certes, s'attaquer inopinément à l'ensemble de nos tâches est devenu impossible. Le mouvement n'est pas prêt, il est même hostile. Mais cette hostilité est en raison directe de l'hostilité contre le travail en profondeur. Comment pourrait-on aborder le franc-public prolétarien sans transformer nos habitudes et notre matériel... On va vite (?) avec des matériaux familiers, des clichés techniques en série, un auditoire acquis, d'une réceptivité incomparablement complaisante... On irait plus lentement avec de la matière dramatique inconnue, et devant soi une force vive nouvelle, avec ses réactions, ses hésitations, ses emballements, ses résistances, ses juvénilités propres! Et puis, le prolétariat éloigné de nous est tout bariolé d'instincts, d'aspirations contradictoires. Il n'est pas, lui, uni par une force commune puisqu'il l'ignore, la nie ou la refuse. On doit tenir compte de cela, et on ne peut le faire à coups d'empirisme primaire. Il faut s'y préparer, s'y assouplir.

Il faut apprendre son métier!

(A suivre.)

Roger LEGRIS.

N.B. — Que les groupements d'acteurs prolétariens, isolés ou non, nous fassent connaître leurs efforts!

## memento des revues

### LA REVOLUTION PROLETARIENNE

Dans le numéro du 10 juin: Une curieuse étude de A. Ular sur les républiques communistes des Korkzhouses en Mandchourie il y a cinquante ans. — Une lettre de Victor Serge adressée le 16 octobre 1932 au Comité Central Exécutif des Soviets dans laquelle il proteste contre le rejet non motivé de sa demande de passeports et décrit sa vie avant et depuis son arrivée en U. R. S. S. Elle se termine ainsi: « Mon activité vous est probablement connue. Elle a toujours été d'un ferme révolutionnaire. J'ai renoncé, depuis des années à toute action politique, pour me consacrer exclusivement à l'histoire et à la littérature. Mes convictions sont et resteront d'un communiste qui a sur diverses questions des vues personnelles. Aussi triste que ce soit à constater, c'est sans doute ce qui me vaut le traitement d'exception qui m'est infligé et la situation intenable où nous nous trouvons. Qu'il me soit donc permis d'invoquer devant la plus haute autorité de l'U. R. S. S. la Constitution soviétique qui garantit à tous les travailleurs la liberté de conscience. » — R. L.: La Terreur en Tunisie, dénonciation de l'odieuse régime que notre gouvernement de « gauche » vient d'aggraver par les immenses décrets Paul-Boncour. — M. Chambelland: la Renaissance du syndicalisme, etc...

### L'ETINCELLE

Organe Marxiste des Etudiants et des Jeunes Intellectuels (39, rue de Roubaix, à Lille). — Nous recevons le premier numéro de ce journal qui nous semble contenir de réelles promesses. Au sommaire: Ce que nous voulons. — L'hérésie d'Oxford. — En marge des événements du 2 mai. — L'impérialisme américain. — La magistrature pourrie. — Cinéma. — Jazz. — Les Livres, etc...

### LA CORRESPONDANCE INTERNATIONALE OUVRIERE

Le dernier numéro de cette intéressante revue est entièrement consacré à l'étude du mouvement ouvrier en Belgique. La variété des points de vue qui y sont représentés et la qualité de la plupart des articles en font un document indispensable à la connaissance de la situation politique belge: P. Mahni: « Panorama ». — Fernand Godefroy: « La lutte antimilitariste de Jeanes Gardes Socialistes ». — M. Lonkin: « L'Objection de Conscience ». — Paul Ruscart: « Le Problème des Nationalités ». — Claudius: « Pour l'unité ». — Jean de Boé: « Le Syndicalisme en Belgique ». — A. Hennaut: « Trois grèves ». — Jean Bodart: « Les leçons d'une émeute ». — Le Redressement syndical est-il possible? — P. H. Spaack: « Les Ordonnances de la Détresse ». — T. Lippe: Les Fonctionnaires devant la Crise. — N. Lazarevitch: « Les Travailleurs étrangers ». — Peyens: « La seule issue ». — « Alerte ».

# Libres critiques

## Une seule chair <sup>(1)</sup>

par Magdeleine Paz

Deux jumeaux, Jean-Claude et Jean-François ne sont qu'une seule chair, deux petits œufs cueillis au fond du même nid, deux grains du sable de la mer.

Cette chair ?

Leur grand-mère Brigitte, fille des gardiens de l'Hôtel de Ville d'Etampes.

« Elle avait épousé Henri Montangerand, le fils d'un ramasseur de lait de Chalo-St-Mars, un beau jeune homme qui voyageait pour le compte d'une importante maison de bois très loin jusqu'en Bohême et peut-être même en Russie.

... Et avec le concours d'un demi-frère de lait à lui, ils avaient monté tous les deux un commerce de meubles dans le faubourg Antoine, à Paris. »

Années 1865-70.

Proche origine rurale. Des cœurs simples et bons. Un courage clair et tranquille. Personnages surannés de vieille province... et cependant vivants et vrais.

L'époux meurt.

Il laissait Brigitte à trente-deux ans, avec trois enfants à élever, Gaston, Juliette et Blaise encore en robe.

Elle se retire à Etampes et reprend son travail de couturière. Pénible vie de lutte.

La mère Juliette, un reflet fidèle et effacé de Brigitte. Une bonté de source. La mère couveuse, inquiète, sensible et désarmée.

Le père Armand Lasnier, un beau parti d'Etampes, fils de paysans beaucerons, créé en aversion totale du portrait de sa mère Philomène, prototype outré de l'avarice intégrale. Un physique de sorcière, des manies démentes de propreté et de récurage, réclusion et amour des bêtes...

Elle avait déshérité son fils à cause de son mariage. Armand Lasnier : agent voyer à Peyrelau (Tarn). Un produit de perfection provinciale. Bonne intelligence créatrice. Bonté, fidélité, honnêteté, simplicité, intransigeance, dignité, discipline. Un adhérent sans réserve, à l'idéal laïque, que la 3<sup>e</sup> République bourgeoise avait fabriqué vers les années 90, à l'usage de la petite bourgeoisie.

Voilà la seule chair des deux Jean. Le sol ? Le milieu où ils vivent depuis leur première enfance qui est là pour les conserver identiques, et pour leur modeler deux vies identiques de fils de la terre.

Un ciel bleu clair avec des troupeaux de nuées blanches, la cause nue de Peyrelau, dans les gorges du Tarn. Les montagnes clémentes et rudes, nues et fertiles tout à la fois, des roches immenses roses et blanches, de l'eau cristalline qui coule partout, des sources, des torrents, des avens. Une vie rurale primitive et patriarcale.

Un déclin va jouer qui disjoindra les destins jumeaux. Le père se tue accidentellement. Juliette reste avec quatre enfants à nourrir et à élever.

C'est alors qu'arrivent Blaise, frère de Juliette et son épouse Félicité, ménage de riches sans enfants. Cette mort est pour eux une providence : ils adopteront un des fils pour les vieux jours et afin qu'à notre mort, tout ça (l'usine et les rentes) n'aille pas aux hôpitaux.

Juliette est faible devant cette volonté tranquille de ces deux riches qui ont toujours eu tout ce qu'ils ont voulu et qui veulent un enfant.

(1) Ed. R. A. Corréa, Paris 1933.

Sa maternité déchirée ne peut rien contre ça et contre la misère prochaine, elle qui disait :

— Je leur ai donné deux corps, mais je n'y ai mis, je crois bien, qu'un seul cœur pour eux deux...

C'est Jean Claude qui est emmené comme une proie.

— A l'avenir, tu nous appelleras père et mère.

— Ta chambre... tu sais, au fond, tu es chez toi... tu comprends, mon petit, il faut être gai... L'oncle et la tante s'étaient approchés de l'enfant, lui mettaient sur la tête une main de patron. Et celui-ci, il lui semblait qu'il enfonçait dans un pays sans espérance... Avant-hier, encore..., un grand effort pour évoquer la figure de Jean-François, mais l'image se refusa... il vit deux formes sombres d'ouvriers se couler par l'entre-baillement, et elles semblaient si mornes, si maudites... que le cœur de l'enfant se serra davantage encore... Il se retourna, perçut autour de lui la lumière du gaz, rassurante, cette table où tout à l'heure la mare d'or avait coulé (la paye des ouvriers de l'usine de Blaise) la chambre douillette qu'il allait étreindre ce soir... une impression de sécurité et de puissance lui venait, le retenait, l'engourdissait... Il se sentait de ce côté-ci du guichet.

Jean François lui, s'enfoncera toujours plus de l'autre côté !

... Tu n'oublies pas ton Jean François ? L'enfant demeurait coi. Non, ma foi non... enfin... s'il y avait songé, on le lui avait défendu, et il avait toujours été obéissant. Pourquoi lui parlait-on de Jean François ?...

Jean Claude, enfant de riche entre Blaise et Félicité.

Blaise, usinier millionnaire (sa mère travaille toujours).

— Potage aux perles du Japon, de la blanquette aux champignons, et au dessert, une surprise ?

L'oncle Blaise ouvrit et ferma une bouche vorace de brochet. Oh ! voir cet homme se balancer sur ses deux pieds, tâter du bout de sa bottine le sol gras des jouissances, tendre son ventre déjà bondé de vins, de liqueurs et de viandes... Au fond, il n'était pas mauvais, un écho du cœur de Brigitte résonnait, tout au fond de lui, mais étouffé... sous les marchandises négociables, quand cet écho là se levait, il devait traverser tout le premier étage... le bureau..., la personne de Félicité. Elle était d'importance.

Félicité, sens pratique massif et actif, personnalité monolithique par l'assise d'un tempérament commun, épais et calculateur, aucune sensibilité, mais des sens et des instincts gourmands...

... Elle paraissait rose et courte sur pattes, avançait sa figure de gagnante de gros lot, sa bouche, faite pour manger le monde, et le monde s'organisait, se pétrissait comme une eire... Jean Claude la regardait, il retenait le geste comme au lycée l'accord d'un participe, et Félicité à son tour soulignait la leçon : Donnant, donnant, hein ? C'était sa devise... l'enfant, d'ailleurs, s'avérait bon élève.

Quelques années, Blaise et Félicité se tuent dans un accident d'automobile. Mais c'est fini, le pli est pris. Jean Claude est héritier, il sera riche. Avec tous ses attributs de certitude optimiste, et sa vision du monde à travers ses beaux vêtements, sa bonne chère, son usine et ses rentes, et son mépris pour ceux qui n'ont rien, pour les vaincus, il s'éloignera encore plus, toujours plus de Jean François qui lui, est un vaincu qui n'a rien. La montée rapide, orgueilleuse de Jean Claude qui devient très jeune (27 ans) un des rois de Paris chef d'industrie « allant », Holding financier, contrôle de plusieurs affaires, la douze cylindres, l'avion, il a toutes les reines de Paris... toutes les valeurs classées sous l'étalon du rendement, de la réussite, de l'hygiène aisée des riches, du vêtement, de la ligne, des gros billets et du chacun sa place. Maman ne manque de rien... J'ai été chic envers les filles (pas les sœurs)... Ce Jean François ! orgueilleux de sa crotte. Enfin, soyons patient...

Des muscles surs et une éthique souple. Une reproduction amplifiée, élargie, aérée, spiritualisée (!)... et monstrueuse de la dure Félicité. Le grand saut réussi par dessus le mur de la petite bourgeoisie de façonniers enrichis, du Faubourg Saint-Antoine, boustiffailleuse, anonyme et douillette, pour venir na-

ger d'égal à égal avec les plus hauts parmi ces quelques douzaines d'ogres qui mènent le monde capitaliste.

Jean François : La vie dure, le travail à l'atelier dès la seizième année, la rage au ventre pour vivre... La rage au cœur et aux dents parce qu'il sent de plus en plus évident, expérience dure et pénétrante comme l'acier, le reniement naturel et total de son frère qui n'est plus son frère !

Frère !... Cela ne peut plus avoir le même sens pour les deux. Et c'est cela le nœud du drame social qui dépasse ces deux hommes.

Une entrevue (la seule et la dernière) après vingt ans. Jean François s'en est venu de son galetas miséreux de Saint-Ouen, vers un hôtel princier de l'avenue du Bois, pour y trouver un frère. Jean Claude (je commande et je vaut 80 millions par an!) ne voit devant lui qu'un tourneur de chez Citroën... 5 frs de l'heure, la gabardine des stocks américains avec une tache de cambouis, les chaussettes cachous, les brodequins fatigués... Leurs visages ne se ressemblent même plus... Il lui propose de le prendre dans une de ses affaires... tu commenceras comme emballeur, car il faut gravir les échelons, mais, si tu le veux, tu arriveras très haut... j'aime mieux crever !... C'est fini.

Jean François mènera toujours la vie d'un prolétaire, et sa conscience qui jusque là était malgré tout tournée vers les origines familiales et vers les sommets oppressants où règne Jean Claude, s'éveille et apprend peu à peu qu'il est le frère de ses compagnons de chaîne, il comprend le monde, il découvre l'espoir de demain, la route qui mène vers l'octobre mondial. La première lumière depuis sa jeunesse sacrifiée : Une jeune russe, petite cousine descendante présumée du grand-père Henri Montangerand qui voyagea en Russie pour acheter du bois. Il la fait venir à Paris. Elle finit de le révéler au monde, à lui-même et à son cœur, car ils s'aiment... Il prend part à une grève. C'est alors que Jean Claude, entre deux coups de bourse et deux maîtresses, décide d'en finir avec ce frère compromettant entiché d'une bolchevick..., envoyée des Soviets. Bonne occasion, il contrôle justement les usines touchées par la grève et tient en main un haut fonctionnaire de la police et un haut magistrat... Perquisition, expulsion, salubrité publique... Pour le bien même de Jean François C'est Marguerite, la sœur cadette... (je l'ai installée dans son magasin de broderie...), qui dépose dans l'armoire de la Russe Liouba, les faux fabriqués par la police... Cela lui rapporte cinq mille francs !

Liouba est expulsée et Jean François arrêté (il est entendu qu'il sera relâché quelques jours après) tombe entre les mains de flics trop zélés qui le passent à tabac avec tant de cœur qu'ils le tuent. Cela fait à peine une rayure d'ongle sur la quiétude triomphante de Jean Claude. Quelques années plus tard, abreuvé jusqu'à l'écoeurement de sa vie de riche millionnaire, il s'en ira se replonger aux sources, à Peyrelau, pour tâcher d'y voler par fraude de la force pour vivre, de la force faite avec les années claires de son enfance. Il finira assassiné dans une grotte.

Magdeleine Paz a su tirer d'un sujet un peu banal et très vieilli un roman magnifique. Pourquoi ? Parce que tout est vivant dans son roman, vivant d'une vie de sève, de chair et de sang.

Foin des personnages, plus ou moins abstraitement biologiques et psychologiques évoluant dans un cadre convenu, gratuit.

Les personnages d'Une seule chair sont sortis des entrailles maternelles, chargés de tout leur héritage héréditaire et de tout le singulier de leur être. Ils sont sortis et aussitôt, le monde extérieur, physique et social les brasse, les modèle, les fond, les construit, heure par heure, jour par jour, année par année, en chacun des points de leurs destins inclus en puissance, logiquement, nécessairement, dès le début, dès ce mariage de Brigitte avec le beau jeune homme de Chalo St Mars. C'est tout le monde qui les entoure, qui les traverse de vie, et par cela même ce monde lui aussi est intensément vivant. Ce monde, toute une époque, avec ses luttes, avec ses tares, avec ses espoirs ; avec ses classes, celle qui mourra d'avoir failli asphyxier l'autre, et l'autre celle de demain, celle qui fera la vraie histoire de l'humanité après la fin de sa préhistoire.

Le style est chaud, sobre, plein de force évocatrice (surtout dans les descriptions de personnages ou de paysages), il colle complètement à la vérité de l'action, à la vérité tout court, ex-

ception faite de quelques passages rares) ou il se manifeste sous une forme lyrique, un peu confuse et seulement épidermique. A ce sujet, il semble que Mad. Paz conserve encore quelques traces de son style ancien, celui de *Femme* et de *Toi*.

On distingue aussi en certains passages, une assez nette influence de Zola, mais nettement assimilée et transposée dans le cadre original de sa personnalité. Nous signalons aussi le passage particulièrement attachant et vrai où Liouba évoque ses souvenirs terribles et sublimes du communisme de guerre sur le front de la Volga à Saratof.

Magdeleine Paz est une romancière...

Georges BENICHOU.

## NOUVELLE SERIE DE COURS ; L'AVENIR D'UNE ILLUSION

### L'opinion de Freud sur Marx, le Marxisme et le Bolchevisme

Dans les milieux intellectuels, on entend souvent prononcer en même temps les noms de Marx et de Freud. C'est tantôt le fait de disciples de Freud, qui ont d'autre part des convictions révolutionnaires en politique, tantôt, également, et avec une insistance particulière, ces deux noms se trouvent rapprochés par certains marxistes orthodoxes, aux yeux de qui personne ne saurait, sans commettre un sacrilège, soulever la moindre critique contre le système du maître. Pour la science, ces derniers esprits, trop pleins de piété, ne comptent naturellement pas.

La question ne s'en pose pas moins de savoir quels rapports existent entre les enseignements formulés par l'un et l'autre maître. La solution de ce problème ne saurait d'ailleurs être apportée par un simple article.

Nous nous contenterons de résumer brièvement ce que, dans sa « Nouvelle série de cours » (« Neue Folge der Vorlesungen », 1933), Freud dit lui-même de Marx, du marxisme et du bolchevisme :

1) L'analyse marxiste des causes économiques qui sont à la base de la superstructure idéologique de l'homme, est de la plus grande importance.

2) Cette analyse des racines économiques de la superstructure idéologique et psychique doit être complétée par l'étude des apports dus à la race, au facteur constitutionnel, aux instincts (instincts de conservation et d'agression, besoins sexuels, recherche du plaisir et besoin d'éviter la douleur).

3) Un autre facteur joue un rôle dans la formation de la superstructure : c'est la culture déjà formée, la tradition, la « conscience », le « sur-moi » (toujours au sens strictement matérialiste).

4) Freud formule des objections contre l'élément dialectique, qu'il considère comme une survivance hégélienne étrangère au matérialisme.

5) Freud appelle la révolution bolcheviste russe l'annonce d'un meilleur avenir, en dépit de l'« interdiction de penser » décrétée par le bolchevisme et du « recours à la violence, y compris l'effusion du sang ». Mais de purs penseurs, ajoutent-ils, n'auraient jamais entrepris cette expérience ; heureusement, il est des hommes d'action inébranlables dans leurs convictions, inaccessibles au doute, insensibles aux souffrances de ceux qui se trouvent faire obstacle à leurs desseins. Si la grandiose tentative d'un ordre nouveau a été vraiment faite en Russie, c'est à de tels hommes que nous en sommes redevables.

6) Au contraire du marxisme la psychanalyse freudienne ne prétend pas être une philosophie (autrement dit un « ersatz » de religion). Quiconque a besoin d'un point de vue autre que scientifique doit s'adresser ailleurs.

Ce qui précède montre que Freud considère comme scientifique toute cette partie du marxisme qui tente d'expliquer le psychologique par l'économie. Pour être tout à fait scientifique, le marxisme devrait faire intervenir des éléments biologiques et, dans certains cas, psychiques, dans son explication de la genèse de la superstructure. De plus, la dialectique, facteur étranger à la science, devrait être éliminée.

Malheureusement, Freud n'examine pas la question de savoir ce que signifie, pour les marxistes bolchevistes, ce mot de « dialectique », sujet à tant d'interprétations. Le créateur de la

psychanalyse semble ne pas s'apercevoir que la dialectique, pour beaucoup et, en particulier, pour les marxistes bolchevistes, équivaut à l'explication de la superstructure psychique par les facteurs économiques.

Quand ces marxistes, en effet, parlent de développement dialectique dans la nature et dans l'histoire, ils entendent affirmer par là qu'il existe un développement procédant par oppositions contradictoires, sauts brusques, catastrophes et que cette évolution conduit, comme eût dit Hegel, à la réalisation de l'esprit absolu ou, pour parler plus simplement, qu'elle doit aboutir à un heureux terme. Quant à nous, il nous semble que la notion hégélienne et marxiste de dialectique revient à poser celle d'une solution finalement bonne. Et, certes, cela n'est point quelque chose de strictement scientifique, encore que ce soit des plus sympathiques. Or, Freud le savant ne considère point les bolchevistes, partisans de la dialectique, comme des savants, mais sans doute comme de hardis hommes d'action ayant finalement bien autant d'importance que les hommes d'étude. Quant à la dialectique, il lui sera loisible de voir en elle une sorte de tache et la source de certaines illusions.

Et pourtant, cette révolution que Freud salue avec tant de sympathie, les bolchevistes l'ont faite parce qu'ils étaient dialecticiens, tandis que les partisans de Berstein, en éliminant du marxisme la dialectique, émasculaient du même coup la révolution.

On peut se demander si ce n'est pas sur ce point précis qu'apparaît la différence essentielle entre Karl Marx et Freud. Différence, au point de vue humain et « sentimental », à peu près annulée, d'ailleurs, par la sympathie manifeste que témoigne Freud à la Russie des Soviets, alors que l'homme de science, chez lui, l'eût empêché de participer à la révolution russe.

Freud, par bonheur, n'appartient à aucun parti marxiste orthodoxe, sans quoi, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il se verrait sommé de comparaître devant sa cellule, où l'on ne manquerait pas de le mettre dans l'alternative soit de renoncer à ses hérésies, relativement à la dialectique et aux compléments à apporter au marxisme, soit d'être l'objet d'une mesure d'« épuration ».

On lui assènerait la phrase de Lénine : « Karl Marx voyait la racine de « toutes » les idées et de toutes les tendances, sans exception, dans l'état des forces productives matérielles. »

Mais la raison pour laquelle son attaque contre la dialectique serait considérée comme particulièrement grave ne saurait certainement échapper à l'auteur de cet admirable livre, qui a pour titre : « L'avenir d'une illusion ».

Fritz BRUPBACHER.

(Trad. : J.-P. Samson.)

## COMMENT PREFEREZ-VOUS MOURIR (1)

Un opuscule de 30 pages.

Une matière immense, lourde de toute l'horreur que 1914 a déchaînée sur le monde et dont le compte n'est pas encore fermé hélas !

Une matière lourde de plus de sang, de plus de mort et de plus d'horreur, hallucinante que tous les livres de guerre n'en auront jamais contenu !...

Comment préférez-vous mourir ?

Avec une puissance, avec une précision sobre, crue, vraie, l'auteur nous énumère tous les moyens richement variés, illimités presque, (qui nous restent, à l'intérieur de la légalité des clauses limitatives (!) de la S.D.N. pour mourir en héros au cours de la prochaine dernière.

L'arme blanche, le fusil, la mitrailleuse, les grenades, les obus, les bombes électron etc... et la famine totale, tout y est ordonné en quelques pages et consultable d'un coup d'œil si l'on était tenté d'oublier.

Et pas seulement cela, mais une analyse claire, rigoureuse des causes capitalistes qui pourraient déclencher la fin du monde, et du seul moyen de la faire avorter : l'union de tous les exploités contre l'impérialisme bourgeois et pour la révolution prolétarienne mondiale. A l'heure où les dangers grandissants de guerre doivent orienter la lutte pour la paix sur le front anti-fasciste, il faut que cette brochure soit entre toutes les mains.

G. BENICHO.

(1) Par Jean Vernusses, Eug. Figuière, Paris 1933.

## DÉFENSE NATIONALE

Les débats sur le pacte de non-agression franco-soviétique ont rallumé, par les rappels de faits historiques qu'ils ont suscités, de vieilles discussions. Deux points surtout méritent toute notre attention :

Les responsabilités de la dernière guerre impérialiste mondiale et l'attitude des bolcheviks russes au moment du traité de Brest-Litovsk.

En ce qui concerne le premier point, nous avons déjà, dans le numéro précédent de « MASSES », tenté de démontrer l'absurdité de rechercher des responsabilités particulières nationales, attendu que la guerre impérialiste de 1914-18 était « l'unique moyen pour un groupe d'impérialistes de détruire des concurrents menaçants et la seule façon pour ces derniers de s'emparer des débouchés détenus par les premiers ». Ceci étant donné, il est évident que la question de la défense nationale ne saurait se poser pour le prolétariat, pas plus que la responsabilité d'un seul impérialisme. Cependant, il nous a été donné de lire, entre autres dans un article publié dans le « Populaire » du 29 mai dernier, qu'une telle position de la question est loin d'être admise par ceux qui ont commis « l'erreur » d'août 1914. Sixte-Quenin demande comment l'on peut encore « continuer de reprocher à des socialistes français de s'être préoccupés de la défense de leur pays devant la déclaration de guerre de l'Allemagne, alors que les bolcheviks russes eurent, trois ans plus tard, la même préoccupation ? »

Que ressort-il d'une telle déclaration ? Sixte-Quenin, 45 ans après la fin de la guerre de 1914-18 et à la veille (1) d'une nouvelle conflagration impérialiste mondiale, s'efforce de justifier l'attitude des socialistes comme partisans de la guerre. Les jeunes socialistes parlent de « l'erreur » de leurs aînés. Sixte-Quenin se demande, lui, « si ce fut un crime, pour les socialistes, de sacrifier à la guerre, en 1914... » Et il répond en fait que ce n'en était pas un, puisqu'on ne saurait continuer à leur reprocher leur attitude ! Il ne se contente pas de l'affirmer, il prétend trouver dans les faits deux justifications :

1° Les socialistes devaient se préoccuper « de la défense de leur pays devant la déclaration de guerre de l'Allemagne ».

2° Les bolcheviks russes ont eu, paraît-il, la même préoccupation en 1917.

En ce qui concerne le premier point, on pouvait croire jusqu'à aujourd'hui que les révélations de diverses personnalités, la publication des traités secrets, celle des archives militaires et diplomatiques, etc., avaient suffisamment démontré l'impossibilité d'une telle présentation de la question des responsabilités dans la dernière guerre. Il n'était plus que des Tardieu ou des Poincaré pour soutenir semblables thèses. Aujourd'hui un Sixte-Quenin leur emboîte le pas. Mais néanmoins il lui a été nécessaire de baser son argumentation sur d'autres faits que la prétendue attaque de l'Allemagne, et l'état de légitime défense de la France. Aucun prolétaire conscient ne croit plus en de telles « explications ». C'est pourquoi Sixte-Quenin a dû fournir un effort supplémentaire pour trouver une « nouvelle » justification. N'en trouvant pas dans la réalité objective des faits, il a fallu créer une voie détournée : « Oui, mais Lénine a sollicité contre les impérialistes de Berlin le concours des impérialistes de Paris... » « Lénine et Trotsky sollicitèrent le concours militaire de la France pour pouvoir continuer la guerre... » Et c'est parce que Ribot et Noulens refusèrent que « le gouvernement des Soviets fut acculé à la paix de Brest-Litovsk ». Le tour est ainsi joué, et Sixte-Quenin peut intituler son article « Ribot-la-Trahison ! Lénine-la-Guerre ! » Il ne manquerait plus à ce titre que « Les socialistes-sauveurs-de-la-patrie - » Mais cette dernière revendication a été formulée par Monsieur Kerensky lui-même. Dans une lettre adressée au « Temps » le 27 mai et publiée le 30 mai dernier, Kerensky s'élève contre les affirmations apportées à la Chambre par Herriot et Torrès :

« A les en croire, écrit-il, les bolchevistes n'auraient pas trahi en 1917 la cause russe et celle des alliés, lesquels, en somme, n'auraient rien à leur reprocher. » Or, continue-t-il plus loin, « Lénine ne voulait pas entendre parler de la continuation de la guerre contre l'Allemagne... » Ainsi pour démontrer que lui Kerensky a bien mérité des Alliés et que ceux-ci doivent continuer à lui verser des subsides, est-il contraint de rétablir la vérité historique qu'en sa qualité d'ex-ministre de la Guerre du gouvernement provisoire, il connaît parfaite-

(1) Opinion personnelle de l'auteur. — N.D.L.R.

ment : « En dissolvant l'armée russe et en allumant la guerre civile pour aboutir à une paix séparée, Lénine ne faisait qu'appliquer ce qu'il avait affirmé dès 1915 : dans la guerre actuelle, tout révolutionnaire doit avant tout travailler à la défaite de sa propre patrie ». Naturellement, Kerensky en déduit que : « La tâche ainsi définie faisait fatalement de lui (Lénine) l'allié naturel des ennemis de la Russie dans cette guerre... La paix de Brest-Litovsk a été la conclusion inévitable de toute cette politique de défaitisme conscient et prémédité ».

Ainsi que voyons-nous ? Les ennemis de la révolution russe se rejoignent logiquement en empruntant des chemins totalement opposés, suivant leurs propres intérêts : Sixte-Quenin en déclarant que les bolcheviks recherchèrent le concours des Alliés pour faire la guerre à l'Allemagne et Kerensky en proclamant que les bolcheviks furent les alliés naturels de l'Allemagne !!!

En ce qui concerne la véritable attitude des bolcheviks russes au moment du traité de Brest-Litovsk, nous citerons quelques passages de la brochure écrite par Léon Trotsky au moment même du traité et qui est intitulée : « De la révolution d'Octobre à la paix de Brest-Litovsk » (1) :

« Dans l'assemblée nocturne historique du second Congrès des Soviets panrusses, le décret de paix fut accepté. A ce moment, le gouvernement des Soviets se consolidait seulement dans les points les plus importants du pays ; mais le nombre de ceux qui, à l'étranger, croyaient à leur pouvoir était infiniment petit. Dans l'assemblée, nous acceptâmes le décret à l'unanimité ; mais cela paraissait à beaucoup comme une pure démonstration politique. Les entremetteurs criaient à tous les coins de rues qu'il n'y avait pas à attendre de résultats pratiques de notre Révolution, car, d'un côté, les impérialistes allemands ne nous reconnaîtraient pas et ne voudraient pas négocier avec nous, et de l'autre côté, l'Entente nous déclarerait la guerre, parce que nous aurions commencé des négociations de paix séparée. Nos premiers pas dans le but d'une paix démocratique générale s'exécutaient au signal de ces prophéties. Le décret fut accepté le 26 octobre, quand Kerensky et Krasnow étaient aux portes de Petrograd ; le 7 novembre, nous adressâmes, par radio-télégramme, à nos alliés comme à nos adversaires, la proposition d'une conclusion de paix générale. En réponse, le gouvernement de l'Entente s'adressèrent par leur agent militaire au commandant en chef d'alors, le général Doukhonine, et déclarèrent que toutes les démarches ultérieures en vue de négociations de paix séparée auraient les plus graves suites. Nous répondîmes à cette protestation du 11 novembre par notre « Appel à tous les ouvriers, soldats et paysans ». Dans cet appel, nous déclarâmes qu'en aucun cas nous ne permettrions à notre armée de verser son sang sous la férule de la bourgeoisie étrangère. Nous détournâmes les menaces des impérialistes de l'Europe occidentale et nous primes sur nous, en face de la classe ouvrière internationale, la responsabilité de la politique de paix. Mais, suivant nos promesses, nous publiâmes avant tout les traités secrets et nous déclarâmes que nous condamnerions tout ce qui conteste les intérêts des masses prolétariennes de tous les pays. Les gouvernements capitalistes essayèrent d'exploiter nos publications contre nous, mais les masses prolétariennes nous ont compris et reconnus. Pas un seul journal socialiste n'osa, que nous sachions, protester contre le fait que le gouvernement des ouvriers et paysans changeât radicalement toutes les méthodes de la diplomatie et qu'il renouât à toutes leurs infamies et machinations malhonnêtes. Notre diplomatie prit pour but d'éclairer les masses prolétariennes, de leur ouvrir les yeux sur le caractère de la politique de leurs gouvernements et de les joindre ensemble dans le combat et dans la haine contre l'ordre bourgeois capitaliste. La presse bourgeoise allemande nous reprochait « d'étaler » les négociations de paix, mais tous les peuples écoutaient avec une attention avide le dialogue de Brest-Litovsk ; et avec cela, pendant les deux mois et demi de négociations de paix, un service avait été rendu à la cause de la paix, lequel fut reconnu même par les plus honnêtes parmi nos adversaires. Pour la première fois, la question de la paix fut mise ici sur un plan qui ne pouvait plus être dissimulé derrière les coulisses. Le 22 novembre, nous signâmes l'accord de suspension de toutes les opérations de guerre sur tout le front, depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire. Nous fîmes de nouveau à l'Entente l'offre de se joindre

à nous pour mener les négociations de paix. Il n'y eut pas de réponse, quoique cette fois l'Entente n'essayât plus de nous effrayer par des menaces. Les négociations de paix commencèrent le 9 décembre, un mois et demi après l'acceptation du décret de paix. Les accusations de la presse corrompue des social-traites disant que nous avions omis de nous mettre en communication avec l'Entente, sont donc inventées de toutes pièces. Durant un mois et demi, nous portâmes à la connaissance de l'Entente chacune de nos démarches et la conjurâmes sans cesse de se joindre aux négociations de paix.

Notre conscience est pure devant les peuples de France, d'Italie et d'Angleterre... Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour engager tous les pays combattants aux négociations de paix. La faute que nous étions forcés de traiter séparément ne retombe pas sur nous, mais sur les impérialistes de l'Europe occidentale, ainsi que sur les partis russes qui prédisaient pendant ce temps une mort prochaine au Gouvernement de ouvriers et paysans de Russie et suppliaient l'Entente de ne pas prendre au sérieux notre initiative de paix. Quoi qu'il en soit, les négociations commencèrent le 9 décembre... »

Nous voyons donc que les bolcheviks russes, loin de demander un concours militaire aux Alliés pour continuer la guerre, furent au contraire les SEULS à faire des propositions de PAIX GENERALE à tous les pays.

Ce sont précisément les collègues internationaux de Sixte-Quenin qui soutinrent alors leurs gouvernements dans leur refus de ces propositions de paix. D'ailleurs, le prolétariat international comprit immédiatement le sens des propositions du prolétariat russe, et « il déclancha de puissantes manifestations révolutionnaires, en Autriche, en Allemagne entre autres pays. Mais lors des négociations, en février 1918, l'Allemagne pose de telles conditions aux bolcheviks que ceux-ci, par solidarité avec le prolétariat international, les refusèrent. La guerre reprit et les bolcheviks furent contraints de signer, à Brest-Litovsk, un traité encore plus pénible. Les véritables responsables du caractère de ce traité de Brest-Litovsk sont précisément les amis internationaux de Sixte-Quenin et Kerensky qui d'abord s'opposèrent aux propositions de paix des bolcheviks, puis qui étranglèrent les mouvements révolutionnaires autrichiens et allemands, sur lesquels le prolétariat russe comptait lors de son premier refus des conditions allemandes et dont l'échec renforça les prétentions des impérialistes allemands.

La nouvelle justification espérée par Sixte-Quenin pour soutenir la nécessité de la défense nationale s'évanouit donc comme toutes les précédentes. Ce qui subsiste et doit se révéler aux yeux des jeunes, c'est que tous les Sixtes-Quenins du monde, bien loin de considérer leur crime de 1914 comme une « erreur », se déclarent aujourd'hui encore prêts à participer à une nouvelle « défense de leur pays », c'est-à-dire prêts à prendre les responsabilités d'une nouvelle guerre impérialiste. De là les votes des budgets de guerre, les emprunts accordés aux pays fascistes avec ou sans réserve...

Il est de notre devoir à tous d'étaler au grand jour toutes ces hypocrisies, toutes ces machinations et toutes ces trahisons. Les prolétaires n'ont pas de patrie tant qu'ils ne sont pas les maîtres de leur destinée. Profitons de l'expérience de nos aînés tant pour éviter leurs faux pas que pour aller de l'avant.

D'un côté, nous avons eu août 1914 et de l'autre octobre 1917. Seul un nouvel octobre peut empêcher un nouvel août.

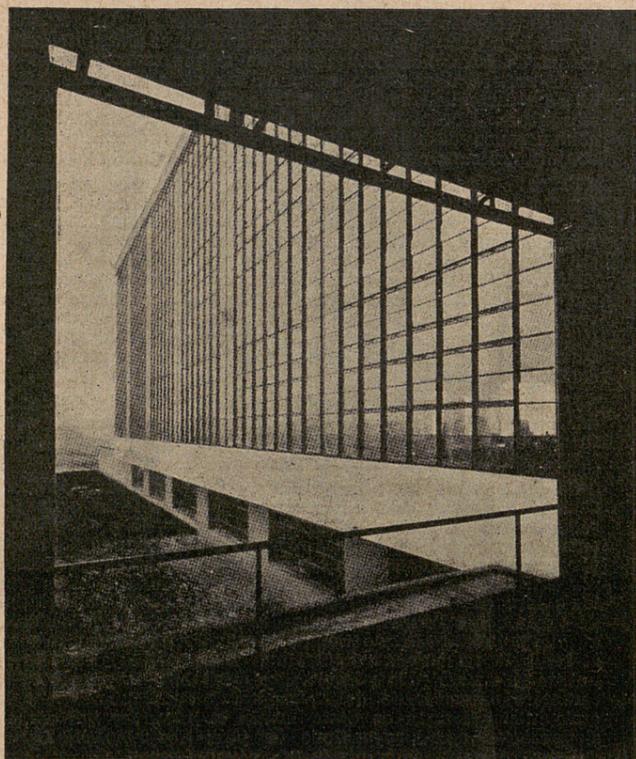
LEON LIMON.

## Visite au Musée d'Ethnographie

Dimanche 25 juin, tous nos amis et lecteurs désireux de participer à la visite de l'exposition de la MISSION DAKAR-DJIBOUTI, sous la conduite de notre collaborateur Michel Leiris, secrétaire de la Mission, sont cordialement invités. Rendez-vous à 9 h. 30, à la sortie du métro Trocadéro, et à l'entrée

du musée.

(1) Edition de la revue « Demain », Genève 1918, p. 126 à 129.



Bauhaus de Dessau

Arch. Gropius 1926

## NOTE SUR L'ARCHITECTURE

Dans l'architecture « romancée », des manuels bourgeois, tout n'est qu'ordre et beauté. Dans les annales de l'architecture réelle paraît le transformisme social avec ses périodes de luttes, de conquêtes, d'asservissement. Seule la conquête d'une immacrable beauté hante les livres de l'Art. L'imagination des historiens se donne du bon temps, joue sur les épaves ou sur les feux-follets du réel.

Si l'architecture théorique, comme « science spéculative », a séduit les philosophes et les littérateurs, elle n'a guère tenté les vrais praticiens, qui, hors des chantiers, soufflèrent un air pur sur ses moisissures. Témoins Viollet le Duc, Choisy, de Baudot.

Au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, quelle analyse, plus pénétrante que cette introduction à une « Histoire de l'architecture » :

« Les monuments de l'architecture naissante nous font apercevoir, dans leur manifestation la plus simple, ces inévitables attaches qui lient le mode de construire aux états successifs de l'humanité et font de l'histoire de l'art un résumé de l'histoire même des sociétés. Nous voyons l'habitation se constituer, se transformer suivant les vicissitudes du climat et du genre de vie qu'il impose, les procédés se modifier avec les ressources locales, avec les progrès de l'outillage ; les effets imposants de masses employées comme premiers moyens d'expression ; l'architecture funéraire et religieuse précéder l'architecture utilitaire ; l'art figuré devant l'architecture. Nous reconnaissons même cette singulière influence qui fait survivre les formes aux raisons dont elles dérivent. Chez tous les peuples l'art passera par les mêmes alternatives, obéira aux mêmes lois. » Ce rudiment pose la grande loi de subordination de l'architecture au milieu social, la montre comme expression de la vie industrielle et comme expression d'une idéologie voilée.

La leçon fut souvent mal entendue, dans notre temps de

de dure réalité. Les exégèses sur l'architecture contemporaine témoignent encore d'un idéalisme étroit. Il est naturel qu'un tel idéalisme marque les plaidoyers pour l'architecture académique : c'est le fait d'un lourd atavisme. Mais les dithyrambes sur l'architecture moderne ne semblent pas pénétrés du rationalisme dont elle se réclame. Laissons, quant à présent, à l'ombre de leur nécropole les porteurs de reliques, et lisons dans les livres de l'architecture moderne.

Celui-ci (1) est plein de considérations psychologiques qui atténuent le brillant de divers chapitres.

Du point de vue de l'auteur, l'universalité de l'architecture moderne vient de sa conception originale et organique. Ses traits essentiels :

1° La dépendance étroite de l'édifice à la ville (rôle de l'organe dans l'organisme) ;

2° L'emploi d'une technique moderne, se pliant à la conscience de l'époque ;

3° L'affirmation de l'élément statique (cf. art grec, Renaissance) ou dynamique (cf. art gothique, baroque) ou machiniste (solution de l'ingénieur).

Imprecise est l'origine du phénomène ; son universalité, en dernière analyse, vient d'un « état de culture supernational, qui permet à une élite de découvrir les valeurs intellectuelle, morale, artistique, etc., d'une civilisation ».

Or c'est le ton de maints écrits, où « l'événement machiniste » prend une place importante, mais inexplicable.

Mieux vaut quitter ces labyrinthes de la pensée pure, et serrer les faits d'un peu près pour suivre l'essor de l'architecture contemporaine.

Epoque perméable aux influences, la Renaissance, qui a si fâcheusement berné le corps enseignant, marque en architecture l'abandon de tout principe architectonique ; l'œuvre perd son caractère social et ne vise qu'à des satisfactions esthétiques. Elle vit sur les styles anciens, et les épuise. Cette décadence rencontre, au milieu du dix-neuvième siècle, la parole véhémement de Ruskin et les œuvres probes de W. Morris. L'un et l'autre, découvrant les richesses constructives du gothique, prétendent le ressusciter et renouer ainsi avec la tradition des grandes époques. La tentative échoue, mais déclenche le mouvement des « Arts and Crafts », groupe d'artistes et d'artisans, qui délaisse le gothique et s'entend sur un programme plus modeste, et plus opportun. Ce mouvement passe d'Angleterre en Belgique, France, Hollande, Autriche.

Or la tentative de Ruskin et Morris n'est pas seulement une opposition à la laideur. Il faut pour la comprendre se replacer dans ce temps où, après la découverte de la route des Indes et d'Amérique, après la réforme protestante, le réveil de la science, la naissance du matérialisme, une nouvelle puissance sociale s'affirmait avec la révolution industrielle. La tentative désespérée de Ruskin et W. Morris, c'est une réaction devant l'invasion du machinisme. L'aristocratie de Ruskin perçait dans ses diatribes contre la machine alors que Morris s'insurgeait contre la nouvelle division du travail en exaltant la dignité du travail artisanal. Leur dévotion au passé s'accommodait mal à leur amour de l'avenir, et leur effort est réduit par cette contradiction.

Le mouvement des « Arts and Crafts » est plus opportun : il donne une impulsion nouvelle à certaines branches du commerce, et contente cette « ruée d'individualités, entraînée par la pensée de la liberté conquise », dit justement Van de Velde.

Mais le « modern » style est éclectique, formel, fuyant.

L'esprit pour témoigner n'a pas de conditions favorables. Les enthousiasmes sont tempérés par des retours inquiets. Hoffmann recrée l'artisanat sous une forme moderne (« Wiener Werkstätte », 1903) et Loos, plus tard, apprécie encore le « fini » du travail manuel. Cependant que le classicisme accumule les pastiches et les laideurs.

Les œuvres ne satisfont qu'une classe riche, et suffisent, dans la variété des styles, à accuser les distinctions sociales du moment. Pourtant la grande industrie crée le marché mondial. Le commerce, les moyens de communications s'étendent.

Les travaux publics envisagent de nouveaux programmes : percer des routes, ouvrir des canaux, lancer des ponts, agrandir les bâtiments industriels où se resserrent machines et ouvriers, les bâtiments commerciaux où s'enferme une production luxuriante. « La grande industrie, d'une part, développe les conflits qui font une nécessité inéluctable de la transformation de la production, et, d'autre part, elle enfante dans

(1) Tendances de l'Architecture Contemporaine, par Malkiel-Jirmounsky.

ces forces productives mêmes, les moyens aussi de résoudre ces conflits. »

Ainsi la construction métallique prend sa vraie signification dans le dix-neuvième siècle.

Depuis l'invention du puddlage, les traitements métallurgiques s'améliorent sans cesse.

Les besoins accrus, le jeu de la concurrence stimulent les recherches. Une sensible réduction des prix de revient, les qualités des nouveaux produits sont les résultats de perfectionnements successifs.

A ces perfectionnements correspond une évolution rapide de la construction métallique. Et l'exposition de 1889 marque l'apothéose du fer avec la Galerie des Machines et la Tour Eiffel.

Les constructions nouvelles gardent, au début, les dehors des constructions anciennes ou avoisinantes. Puis, l'œuvre s'épure graduellement.

L'Exposition de 1900 voit les premières manifestations de l'acier, dont la résistance spécifique plus élevée permet la légèreté des profils et l'extension des portées.

Après 1900, l'acier se substitue au fer dans les constructions publiques, grands magasins, halls de gares, ponts, abattoirs, gazomètres, hangars, etc.

C'est également en 1900 qu'un nouvel élément est mis en valeur (découvert en 1847 par Monier). Le béton de ciment armé n'est appliqué que dans les parties accessoires de l'édifice, ou dans les constructions provisoires. L'enseignement que l'on tire de ces divers emplois, le progrès des sciences et mathématiques autorisent des vues plus audacieuses.

Sous la pression des nécessités économiques, le béton de ciment armé n'est plus tenu aux seuls ouvrages souterrains ou secondaires ; il gagne le bâtiment tout entier, où ses qualités sont particulièrement appréciées. La nouvelle structure monolithique accorde au plan une liberté sans précédent, et partant renouvelle la façade.

De Baudot (1834-1915), qui l'emploie imparfaitement, avait présenté le rôle du ciment armé dans la construction.

« L'emploi du ciment armé a pris rapidement une extension inattendue, et tend chaque jour à pénétrer davantage dans le domaine de l'architecture où il est appelé à jouer un rôle d'autant plus considérable que celui-ci ne peut être que révolutionnaire. En effet, avec ce genre de matériau, si on veut en tirer rationnellement les ressources et avantages admirables qu'il présente, il faut envisager tout autrement qu'on ne le fait actuellement le problème architectural et renoncer aux ordonnances, aux proportions et aux décorations qui, prises dans le passé, alimentent à l'heure présente toutes les conceptions en les rendant d'ailleurs insuffisantes et coûteuses. L'architecte se trouve donc en face d'un procédé de structure qui exige de sa part des efforts absolument nouveaux ; de ce fait, la difficulté de sa tâche s'accroît, mais aussi il peut trouver à l'occasion de reprendre la véritable direction morale et artistique qu'il a perdue petit à petit en se désintéressant de la structure raisonnée qui a été jadis le véritable guide et l'inspiratrice de toute œuvre architecturale répondant aux nécessités matérielles comme aux exigences esthétiques. »

Comme le métal, le ciment armé est adopté d'abord dans les travaux publics où l'envergure des programmes éprouve ses possibilités. Les œuvres sont sobres, rigoureusement conformes aux besoins, réalisées fort économiquement. Leur destination n'impose aucun cachet « artistique », quoique leur honnêteté tectonique ne les dispense pas d'un certain caractère. L'ingénieur passe maître en ce domaine et parfois l'architecte armé, au mépris des académies, d'une solide éducation scientifique et technique. (Tony Garnier, Perret...)

Cependant le développement de l'industrie accroît sans cesse la population ouvrière des villes. Les logements anciens, les maisons insalubres, les taudis sont surpeuplés. Foyers d'épidémies, ils déciment la classe laborieuse et menacent la bourgeoisie même.

Sur les flancs de la ville, des cités-jardins se répandent. La circulation s'éloigne, se ramifie, s'aggrave. La maison en hauteur semble alors un échappatoire.

L'architecte passe des problèmes restreints du pavillon, de la villa, de l'hôtel particulier aux programmes complexes de l'habitation collective et de ses dépendances. Il doit satisfaire

à d'impérieux besoins avec une constante sujétion ; le bon marché.

Dans cet ordre, l'œuvre est dépouillée de tout maquillage, et reste strictement subordonnée à son usage.

La science et l'industrie ne sont pas indifférentes aux demandes de l'habitat.

Alors l'architecte qui veut l'œuvre efficiente, et n'entend pas subir les spécialités, est conduit au rationalisme de l'ingénieur. Et c'est, après les prémices disséminés, la levée unanime de l'architecture moderne, que l'interdépendance économique et ses suites justifient.

L'expressivité publicitaire (extravagances plastiques, virtuosités techniques), dont moyens et buts sont contradictoires, n'envahit plus que les travaux d'ordre privé, les recherches fécondes se cristallisent sur le problème urbain, sans toutefois le résoudre, dans les limites de l'économie capitaliste.

Vers 1921-1922, la crise de l'habitation reste aiguë ; les offres manquent sur le marché. Les entreprises financières s'intéressent de plus en plus au bâtiment où un grand regain d'activité se manifeste bientôt. Partant le rôle d'organisateur social de l'architecte tombe à celui de salarié de ces entreprises. Tous les reliefs d'une vieille éducation : idéal, sentimentalité, etc., sont emportés par le froid calcul, par l'implacable profit. Les œuvres accusent cette dualité entre intérêt privé et intérêts collectifs. Pourtant, la ville déborde l'ancien centre féodal, prenant de-ci de-là, au gré de la propriété privée, creusant ses voies toujours plus péniblement, dans l'effarant chaos.

Aujourd'hui la crise économique suspend tout essor architectural. La concentration des travaux dans quelques grandes entreprises, dans quelques gros cabinets rend de plus en plus précaire la situation de l'architecte.

L'insécurité présente ravive la tenace querelle des « anciens » et des « modernes ». Les uns et les autres changent leurs théories esthétiques en panacées, capables de dissiper le malaise général. C'est accorder à l'architecture une prééminence dans l'évolution sociale qu'elle ne saurait avoir.

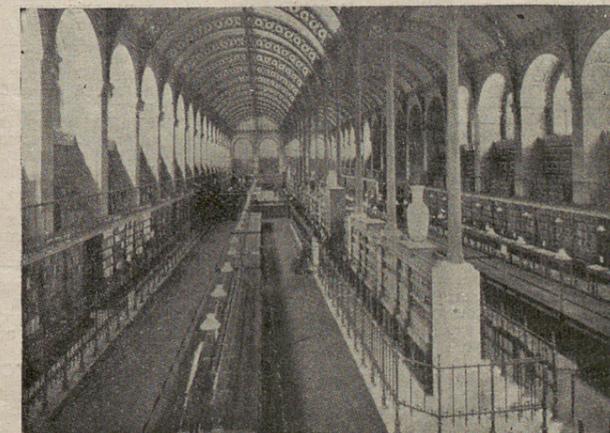
Les « anciens » sont les déracinés de la profession. Ils ne peuvent rien sans un retour à la prospérité, à la prodigalité bourgeoise. C'est le mirage de toute leur éducation. Toutes les illusions ruskiniennes gonflent leur phraséologie sentimentale. Les « modernes » sont les illuminés, pour la plupart. Le fétichisme de la Machine remplace le culte de la Beauté. L'architecture « machiniste » serait le régulateur des temps modernes ! Nous savons que l'Economique ne suivra pas docilement leurs plans de société.

Mais au-delà de cette querelle, il est une action révolutionnaire qui garde à l'architecture toute notre confiance et sur laquelle nous reviendrons. Par cette action :

« La nouvelle liberté que nous donne la machine ne restera pas toujours centralisée et emprisonnée comme elle l'est aujourd'hui pour assurer les profits exclusifs de quelqu'un sur un petit coin heureux » (F. L. Wright.)

DECROIX C.E.A.

Dans le prochain numéro : M. Le Corbusier, ou les accords du nouvel Orphée.



Bibliothèque Ste-Geneviève

Arch. Labrousse 1845

Prenez garde à la peinture

## LE SALON 1933

« Il faut décourager les beaux-arts », se plaisait à répéter Joris-Karl Huysmans. Avant d'entrer, l'autre dimanche, au Grand Palais des Champs-Élysées où se tient le Salon 1933, je considérais peut-être encore cette boutade comme un paradoxe. Mais à mon premier contact avec les toiles et les sculptures exposées, je ne devais plus mettre longtemps à y souscrire des deux mains.

Le Salon eut assez vite raison de mon optimisme matinal que l'air vif et léger des abords du Cours-la-Reine avait fait éclore. La bienveillance instinctive des deux personnes d'esprit qui m'accompagnaient et même l'allègre insouciance de la petite fille de douze ans qui était avec nous ne purent résister longtemps à la niaiserie et à la platilude, au traditionnalisme béat, au conformisme militant, à l'impersonnalité exubérante, à l'eau de rose, à l'eau bénite et à l'eau de javal coalisés contre nous et impudemment étalés sur ce qui servait de toiles et qui tenait lieu de bustes et de statues.

Il est vrai que tant de désolation emportait avec elle sa consolation : nous disions que c'était un combat d'où nous pouvions sortir vaincus sans honte.

Que dire, ô Michel-Ange, Rembrandt, Manet, qui ne soit point trop désobligeant pour ces chefs-d'œuvres d'avortement prétentieux. Certaines toiles semblent peintes par des sacrilèges illettrés : de vilain Jésus, des Marie sans grâces, des mises au tombeau et des résurrections, un mysticisme confit dans le plus affreux style Saint-Sulpice, une religiosité sans émoi. Voilà pour les sujets saints. D'autres toiles ont l'air d'être peintes à coups de canon : ce sont les sujets militaires qui vous feraient trouver à Paul Déroulède, et aux poésies patriotiques du colonel Godchot lui-même, je ne sais quelle grâce anacréontique, quelle diaphanéité virgilienne. Pour certains tableaux on parierait qu'ils ont été peints avec un vieux plumbeau trempé dans une solution de Dentol ou de Curémail. Il y a aussi des portraits brossés (ici c'est bien le mot qui convient), à grand renfort de brosse à reluire : à citer dans ce genre le portrait d'un « éminent académicien » (les académiciens réalisent tous le tour de force d'être aussi éminents les uns que les autres), de quelques vagues mondaines mégalomanes et de je ne sais plus quel général ou ambassadeur américain.

Avec cela on trouve de tout en vrac : du coucher de soleil, de l'évêque, du clair de lune, du général, de la poule de luxe, du clochard, des moutons, des bergers, des hommes d'Etat et des vaches.

Le tragique m'a fait rire ; la couleur m'a offusqué ; le comique m'a frappé d'hypochondrie, les couchers de soleil m'ont donné envie d'aller me coucher, et les natures mortes ont failli me dégouter de vivre.

Voilà où en est l'art en notre pauvre année 1933. Il est vrai que c'est l'année d'Hitler, de la Conférence du désarmement, de la gloire de Georges Milton, des dettes à l'Amérique et du décret Chéron. Alors, à quoi bon nous étonner. C'est le contraire qui serait étonnant. Pas vrai, Karl Marx ?

Signalerai-je de bonnes choses par-ci, par-là ? Quelques heureuses compositions, quelques paysages bien venus. A quoi bon, noyés qu'ils sont dans cet océan sans fond et sans rivage ? Ah ! si ! tout de même : une toile a attiré mon attention ; c'était du nu : ça représentait, au bord d'un ruisseau une sorte de petite gourgandine (genre bon Dieu sans confession) qui se laisse surprendre dans le costume d'Eve pour avoir l'occasion de montrer, outre le reste, un coquin petit visage de nymphe ingénue, apeurée par la vue d'un satyre. Mais je l'avoue, ce n'est point la région chaste de mon esthétisme qu'elle remuait : c'était le cochon qui somnolait en moi.

HENRY-LECONTE.

# Les intérêts et la sottise

## La publicité soigne son professeur Piccard

Des générations d'alchimistes ont cherché la pierre philosophale au fond de leurs creusets ; arriva le professeur Piccard qui trouva l'or, lui, au fond de son ballon d'essai.

Il lui suffit de le peindre au Duco.

On a beaucoup parlé de trahison de clercs ; mais il ne s'agissait que de clercs obscurs. Nous tenons maintenant le Grand Clerc. Tout s'éclaire d'autant mieux que nous savons bien qui éclaire.

Le professeur Piccard achète ses fixehausettes aux 100,000 Caleçons ; le professeur Piccard ne fume que le Mille ; le professeur Piccard emploie les sous-vêtements du Docteur Zaruzel. Voilà qui nous promet des voyages en métro remplis de charme, si surtout les photos du cher grand homme sont ressemblantes et suggestives.

Nous espérons bien d'ailleurs connaître un jour l'effigie de Mme Piccard : elle emploie sûrement une crème de beauté. Et les petits Piccardons, à quelle farine les gave-t-on ?

Mais pourquoi tant s'indigner ?

Pensiez-vous que parce qu'il monta si haut, le professeur Piccard put s'élever au-dessus de la suprastructure ? Même dans la stratosphère, on adhère au milieu dont on émane.

Ce n'est que par la base que nous pourrions planer.

## Voyage au bout de la crise

Nous recommandons vivement à nos amis la lecture de l'enquête relatée par l'« Intransigeant » des « Programmes radiophoniques » :

« Voyage au bout de la crise ». Cet « au bout » est tout un programme — radiophonique s'entend.

Nous citons le directeur des Ets Toutmain (haute couture) :

« Il n'y a pas de crise ; il y a seulement mévente en raison des hauts prix. »

Pas mal raisonné pour un mannequin.

Les pare-chocs « Chromos » ne vous épargneront pas une rude secousse : « Tels les mineurs qu'un éboulement a enfermés dans une galerie, nous entendons déjà les coups de pioche de ceux qui viennent à notre secours. »

On voit par là que M. Franck, le directeur de cette firme, n'a pas dû être souvent pris dans un éboulement de mine. Moi non plus. Mais si vendais des pare-chocs, je ne ferais pas d'économie politique.

M. Christian, de la Société Klaxon, a trouvé la solution et envisage l'avenir avec confiance ; l'avenir de la Klaxon, s'entend ; c'est d'ailleurs tout ce qui nous intéresse, n'est-ce pas ?

Et, pour finir, mesdames et messieurs, l'accord parfait, sur pianos Gilbert, comme de juste et de bien entendu :

« La crise se tasse ; le péril extérieur décroît. La paix s'organise. Tout, vous le verrez, finira tant bien que mal par s'arranger. »

Allons, tant mieux !

C'est à ces gens-là, camarades, que vous devez demander votre pain.

Et leurs parents leur ont acheté le lycée jusqu'à 20 ans !

## Prospection

Notre camarade Dupuis s'est livrée à une petite enquête auprès de marchandes de journaux pour aider à la diffusion de notre revue. Elle nous rapporte cette délicate anecdote.

A une brave femme qui tient un kiosque avenue des Champs-Élysées, elle posa cette question :

« Pensez-vous écouler quelques exemplaires de ce journal ? »

« Ah ! ma bonne dame, lui fut-il répondu, on vend bien des catalogues de femmes à poil (sic). »

« — Et l'« Echo de Paris », vous en demandez-t-on beaucoup ? »

« — J'crois-t-y ! Toutes les cuisinières et les chauffeurs du quartier qui cherchent des places ! »

Pourvu que les cuisinières ne cherchent pas de places dans « Masses » et les petits jeunes gens des femmes nues dans l'« Echo de Paris » !

## Trois soldats s'étaient évadés

On a jugé cinq soldats coupables, les uns de s'être évadés, les autres d'avoir pu ou moins facilité leur évasion.

Et les juges de s'étonner, et la presse de déplorer que ce soldat inculpé en outre de vol, fut un ancien soldat d'élite :

« Curieuse figure que ce Leclercq, renagé plusieurs fois, bon soldat pendant des années, mais qui, depuis sept ans, est constamment en prison ou en état de détention... »

Curieuse, en effet, cette résistance au milieu ; curieuse qu'il ait attendu si longtemps soit pour se révolter, soit pour s'améliorer...

## La Journée (2 mai 1933)

« Profitant de l'absence voulue de forces de police, les communistes attaquèrent les agents dans les circonstances relatées ci-dessous et la journée se termina par de violentes bagarres auxquelles on n'était plus habitué depuis longtemps. »

Lorsqu'il y a des agents, beaucoup d'agents, suffisamment d'agents pour provoquer de « violentes bagarres », il ne peut plus être question de « forces de police » ; ce serait simplement comme qui dirait... une démonstration du corps de ballet de l'hôtel Chiappe.

## Concours d'admission à l'Ecole Spéciale Militaire

COMPOSITION FRANÇAISE

Durée : 4 heures

Lundi 1 mai, de 7 heures à 11 heures

Commentez (sic) et appréciez cette page d'un grand orateur :

« Ce qui fait la beauté de la profession des armes, c'est qu'elle exige de l'homme qu'il soit toujours prêt à donner le plein effort, l'effort suprême. Il n'en est pas de plus grand que de donner sa vie, et de la donner, si je puis dire, avec réflexion et sagesse, en obtenant du sacrifice consenti le plus d'effet possible pour la patrie. »

« L'homme qui ne s'est pas dit, à certaines heures de rêverie concentrée et exaltée : Je vais travailler le plus possible apprendre le plus possible, grandir le plus possible pour être à la mesure de mon devoir, cet homme-là pourra bien, à l'heure de l'épreuve, être soutenu par la force de son tempérament et de son tempérament et de son orgueil. Il n'aura pas fait tout ce qui dépend de lui pour être digne de sa mission. Il n'aura pas mis d'avance toute son âme dans la bataille. »

Sans commentaires...

Le Gérant : LEFEUVRE.

Imprimerie Centrale de la Bourse  
117 rue Réaumur, Paris (2<sup>e</sup>)